

---

M A N U S C R I T

---

***SAINT JEAN***

de Max Aub

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Claude Murcia

cote : ESP12D930

Date/année d'écriture de la pièce : 1942

Date/année de traduction de la pièce : 2012

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

*Saint Jean* (Max Aub)  
Traduction : Claude Murcia

## **PERSONNAGES**

### *LES JEUNES :*

EFRAÏM  
KARL  
LEVA  
EZECHIEL  
UN AUTRE JEUNE  
RACHEL  
SONIA  
MINE

### *L'ÉQUIPAGE :*

LE CAPITAINE  
L'OFFICIER 1  
L'OFFICIER 2  
LE MÉDECIN  
LE CHEF MACHINISTE  
UN MARIN  
UN INFIRMIER

### *LES VIEUX :*

LE RABIN  
GUEDEL  
CHENE  
BORIS  
BERNHEIM  
SIMON  
WEISSMANN  
ABRAHAM  
LE VIEUX MOÏSE  
VIEUX 1  
VIEUX 2  
LAZARE  
ESTHER  
ISABELLE  
LIA  
SARAH  
RUTH

*LES ENFANTS :*

ERICH

COMMODORE

YANKEL

LOUIS

PETIT ENFANT

PRISONNIER

PETITE FILLE

*AUTRES :*

LE POLICIER

UN NOIR

EMIGRANTS, JEUNES

ET VIEUX ; ENFANTS,

MARINS

Le décor, qui doit servir pour toute la tragédie, représente la coupe verticale, de babord à tribord, du cargo *Saint Jean*, aménagé pour le transport de voyageurs. A droite et à gauche de la cale sont disposées des couchettes superposées. Au premier plan, des bagages entassés, qui servent de sièges. Au centre de la scène, un escalier mobile mène au pont. Au-dessus de celui-ci se dresse la superstructure de la passerelle de manœuvre.

La lumière du jour arrive à la cale dans l'espace compris entre l'escalier et le devant ; en revanche, la partie arrière et couverte de la cale demeure dans l'obscurité la plus complète tant que la lumière artificielle n'est pas allumée. Dans les deux premiers actes, une manche à air pend à mi-hauteur.

Le cargo, dans les deux premiers actes, est ancré en vue d'un port d'Asie Mineure ; dans le troisième, en haute mer. Le premier acte se déroule à deux heures de l'après-midi ; le deuxième, à neuf heures du soir du même jour ; le troisième, à la fin du crépuscule du lendemain. Été 1938.

## PREMIER ACTE

*(Plein soleil. Assise sur l'une des plus hautes marches, la vieille SaraH coud, gênant le passage de tous ceux qui montent ou descendent. Plusieurs hommes se reposent ou dorment sur les couchettes.)*

UNE VOIX D'ENFANT *(depuis le pont)*. Ohééééé !

UNE AUTRE VOIX D'ENFANT *(depuis la cale)*. Cocorico !

ERICH *(Douze ans, caché)*. Tais-toi !

*(Cinq enfants d'âges divers apparaissent sur le pont et descendent dans la cale avec de grandes précautions. Quand ils sont en bas, une douzaine d'enfants se jettent sur eux ; l'un d'eux a un drapeau noir. Grande bataille de sabres de bois.)*

DES VOIX. Rendez-vous ! Rendez-vous ! Faites-vous prisonniers !

VOIX DES PERSONNES QUI SE REPOSENT. Chut ! chut ! Les enfants, taisez-vous !

VOIX DES ENFANTS. Prisonniers ! Prisonniers ! Donnez les cordes. Attachez-les.

UNE PETITE FILLE. Moi, je ne veux pas être prisonnière ! Moi, je ne veux pas être prisonnière ! Ce n'est pas du jeu. Je ne joue pas.

UN PETIT GARÇON. C'est toujours comme ça avec vous, les femmes. Quand vous perdez, vous ne jouez plus.

LA PETITE FILLE. Je ne joue pas !

ERICH. Ici, personne ne joue ! Tu es prisonnière, que tu le veuilles ou non.

LA PETITE FILLE. Je ne veux pas être prisonnière ! Maman ! Maman !

ERICH. Baillonnez-la (*Ce qu'ils font, avec un foulard*). Commodore !

LE PETIT GARÇON (*Celui qui joue le Commodore*). A vos ordres, mon capitaine.

ERICH. Combien de prisonniers ?

COMMODORE. Cinq, capitaine.

*(Un petit garçon commence à monter l'escalier.)*

ERICH. Où il va, celui-là ?

LE PETIT GARÇON (*dans l'escalier*). J'ai mal au ventre.

ERICH. Les pirates n'ont mal nulle part. Descends.

LE PETIT GARÇON. J'ai mal au ventre !

ERICH. Attrapez-le ! Cent coups de fouet devant tout l'équipage ! (*Ils essaient de l'attraper, mais l'enfant s'échappe et disparaît sur le pont*). Laissez-le. On le pendra plus tard au grand mât.

PETIT ENFANT (*à Erich*). Dis. Je ne m'amuse pas.

ERICH. Les pirates ne s'amusent pas. Tu es un pirate ou non ?

LE PETIT. Oui.

ERICH. Alors, qu'est-ce que tu veux de plus ? (*A l'un des prisonniers.*) Où est le trésor ?

LE PRISONNIER. Je ne sais pas. Et même si je le savais, je ne le dirai pas.

ERICH. C'est ce qu'on va voir !

LE PRISONNIER. Fais ce que tu veux : j'ai donné ma parole.

ERICH. Ôtez-lui ses chaussures ! (*Pendant qu'ils le déchaussent.*) Qui était de garde là-haut ?

PETIT GARÇON. Samuel.

SAMUEL. Tu mens !

PETITE FILLE. On ne dit pas tu mens ; on dit « ce n'est pas vrai ».

ERICH. Pourquoi ?

PETITE FILLE. Je ne sais pas. Papa dit que dire « tu mens » c'est mal élevé.

ERICH. Les pirates sont toujours mal élevés. *(Ils ont déchaussé le Prisonnier.)*

Toi ! Chatouille-lui les pieds. *(Ce qu'ils font en riant.)* Si vous riez tous, ça ne compte pas.

*(Une FEMME apparaît sur le pont et se penche vers la cale.)*

FEMME. Louise !

PETITE FILLE. Maman ?

FEMME. Monte immédiatement.

PETITE FILLE. Je ne peux pas.

FEMME. Monte immédiatement !

PETITE FILLE. Je t'ai dit que je ne peux !

FEMME. Tu veux que je descende ?

PETITE FILLE. Je suis prisonnière !

*(La FEMME descend ; ils restent tous tranquilles. La FEMME attrape la PETITE FILLE, lui flanque des calottes, l'emmène en montant l'escalier.)*

FEMME. Je vais t'apprendre à être prisonnière quand ta mère t'appelle !

YANKEL *(qui vient d'arriver)*. J'ai vu les machines !

ERICH ET LES AUTRES. Non ! Ce n'est pas possible ! C'est interdit de descendre ! C'est de la blague ! menteur, tu mens, tu mens.

YANKEL. Je suis descendu avec un marin. Il m'a tout expliqué. Sept étages de machines ! Mais c'est très facile à manier.

UNE PETITE FILLE. Elles sont très grandes ?

ERICH. Qu'est-ce que tu crois ?

YANKEL. On pourrait s'emparer du bateau. Et être des pirates pour de vrai.

PETITE FILLE. Et on ne pourrait pas tous aller les voir ?

YANKEL. Et puis quoi, encore ?

PETIT GARÇON. On les montre seulement aux enfants des rabbins ?

LOUIS *(un enfant plus âgé)*. Si vous me donnez quelque chose, je vous les montrerai.

YANKEL. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas possible. Mon papa était en train de parler avec un marin, c'est pour ça...

LOUIS. Qu'est-ce que vous me donnez ?

ERICH. Deux billes.

LOUIS *(à un autre)*. Et toi ?

PETITE FILLE. Une image.

YANKEL. Tu mens.  
LOUIS. Tu paries la toupie ?  
YANKEL. D'accord.  
LOUIS. Allons-y.

*(Les Enfants montent l'escalier).*

PETITE FILLE *(A Erich, en montant)*. Dis, combien il coûte, le bateau ?  
ERICH. Deux millions.  
PETITE FILLE. De zlotys ?  
ERICH. Qu'est-ce que tu crois ? De dollars.  
LOUIS. Il faut aller près de la cheminée. Que celui qui a peur ne vienne pas.  
PETITE FILLE. Et ce serait pour nous ? On serait riches ! Parce que nous, on nous a tout enlevé ; mais mon oncle de Chicago...

*(Les ENFANTS arrivent sur le pont. Un long silence. L'un ronfle, l'autre claque la langue).*

VIEUX 1 *(Qui ronflait, se réveillant, très agacé, au VIEUX 2)*. Vous allez encore dire que je ronflais ! Je ne dormais pas ! Je vous attendais avec vos boniments. Je vous ai eu ! Qu'est-ce que vous en dites ?

*(LE VIEUX 2 ne répond pas ; des voix réclament le silence. EFRAÏM, vingt-cinq ans, pauvrement vêtu, comme les autres, et RACHEL, vingt ans, descendant par l'escalier. Ils s'assoient sur les bagages, sous la manche à air.)*

EFRAÏM. J'ai mal aux yeux.  
RACHEL. Le soleil.  
EFRAÏM. Avec cette mer tranquille... On dirait un miroir d'or.  
RACHEL. Pourquoi étais-tu en haut ?  
EFRAÏM. J'ai cru qu'il ferait moins chaud. Mais c'est partout pareil.  
RACHEL. Ici, sous la manche, il y a un peu d'air.  
EFRAÏM. J'ai une de ces envies de marcher !  
RACHEL. Avant, ce qu'on voulait c'était arriver jusqu'ici.  
EFRAÏM. Parce qu'on pensait débarquer.  
RACHEL. Qu'est-ce qu'on dit par là ?  
EFRAÏM. Je ne sais pas, ils attendent des réponses. Trois mois à attendre des réponses ! Trois mois de demandes et de refus !  
RACHEL. Et ça t'est égal ?  
EFRAÏM. Je crois que non.  
RACHEL. Comment peux-tu dire ça ?  
EFRAÏM. Imagine que cette nuit arrive l'ordre qui nous permette de débarquer.  
RACHEL. Oui. Et alors ?

EFRAÏM. Peut-être qu'on ne se reverrait pas. (*RACHEL se tait.*) Ce n'est pas vrai ? (*RACHEL prend une main d'EFRAÏM.*)

UN ENFANT (*Depuis le pont*). Efraïm !

EFRAÏM. Qu'est-ce que tu veux ?

UN ENFANT. Des requins !

EFRAÏM. Il n'y a pas de requins sur les côtes de l'Asie Mineure. Ni dans le reste de la Méditerranée.

L'ENFANT. Alors c'est des sirènes ? Eh ! Dis... Efraïm !

EFRAÏM. Oui, et fais attention, qu'elles ne t'emportent pas.

RACHEL. Ne le crois pas, ce sont des dauphins. (*L'ENFANT s'en va.*) Oui ! Je sais bien ; ne me regarde pas comme ça. Je sais que je suis ni jolie ni laide. Ni intelligente ni bête. Ni grande ni petite. Un de nos petits pains quotidiens, du temps où il y avait des petits pains chauds le matin. Je n'ai jamais rêvé d'une vie extraordinaire, je n'ai jamais supposé que je tomberais dans la misère. Faite pour une vie courante, moyenne, comme tant d'autres...

EFRAÏM. Je t'aime, Rachel, je t'aime. Je ne sais pas comment, ni combien, ni de quelle façon. Mais je t'aime. Et mon petit doigt t'aime tout autant que mon front ou mes lèvres. Je suis heureux seulement quand je pense que tu m'aimes. Tu me remplis tout entier ; si on m'arrachait la peau, dessous on te trouverait. Je vis dans toi. Tu me regardes, et tes yeux sont pour moi l'entrée du palais de mes rêves d'enfant. Je me sens tout petit, comme une pelote entre tes mains. Mon unique réconfort c'est de penser que tu crois que je t'aime. Et ma seule douleur, de douter que tu m'aimes.

RACHEL. Tu en doutes vraiment ?

EFRAÏM. Non. Si j'y pense, je n'en doute pas. Mais parfois je doute sans penser, et mon cœur se serre.

RACHEL. Quel romantique tu fais, Efraïm !

EFRAÏM. Je ne sais pas, et ça m'est égal. Mais je t'aime et je vis mal, dans la crainte de te perdre. J'ai peur de sortir d'ici. Ça fait trois mois qu'on est à bord du « Saint Jean ». Trois mois d'angoisse, de saleté, et même de faim. La nourriture me répugne, toujours la même chose, et cette graisse infecte... Pourtant, j'ai peur de débarquer. Ici tu m'aimes, ici je t'ai. Mais... dehors ?

RACHEL. Tu m'estimes si peu ?

EFRAÏM. Tu sais bien que non. C'est moi. Je n'ai rien à t'offrir. Rien, Rachel. Je suis plus pauvre que les rats qui courent partout, parce que, eux, au moins, ils ne sont pas dégoûtés à l'idée de ronger ce qui n'est pas à eux. Qu'est-ce que je t'apporte ? Je sais parler quatre langues et je m'y connais un peu en droit. Tu crois qu'un couple peut vivre en mangeant du droit ? Un peu de droit romain pour le petit-déjeuner, un peu de droit civil à midi...

RACHEL (*en riant*). Dîner pénal et dormir enlacés au droit canon...

EFRAÏM. Sans compter ta famille.

RACHEL. Mes parents finiront pas accepter, ne t'en fais pas. Karl..., Karl, qu'il aille se faire voir. Je ne vois pas pourquoi mon frère devrait me commander ! Ne sois pas si pessimiste. Nous débarquerons un jour.

EFRAÏM. Même les nôtres ne veulent pas de nous !

RACHEL. Ce n'est pas eux qui commandent. Peu importe. Ils ne vont pas nous laisser sur le bateau toute la vie. Un jour, nous marcherons sur la terre ferme.

EFRAÏM. Et nous aurons le mal de mer. Je ne plaisante pas : ça arrive.

RACHEL. Tu trouveras du travail. Je travaillerai. Nous travaillerons tous.

EFRAÏM. Je n'arrive pas à penser à une vie normale. Comme si ç'avait été une autre vie. Une vie que nous ne connaissons pas, ni nous, ni personne. Tu t'imagines une rue avec des affiches lumineuses ? Un cinéma ! Une maison avec des vraies chaises. Tu te rends compte de ce que c'est qu'un fauteuil ? Un fauteuil avec un dossier haut et des oreilles ? Où tu peux poser les bras... Et les pieds dans des pantoufles... ! Qui me rendra ma mère ? Et mon père ? Jetés là dans le ruisseau, comme deux sacs de paille, comme deux pantins...

RACHEL. Mais toi, tu vis. Ou non ? Toi aussi tu vas pleurer ? Tu n'as pas honte de faire comme les vieux ? Ou est-ce qu'au lieu d'avoir vingt-cinq ans, tu en as cinquante-deux ? Ce bateau des lamentations... ! Parfois je pense que tout ce qui nous arrive est bien fait pour nous, parce que nous ne savons que nous plaindre...

*(On entend sonner la cloche des quarts. L'OFFICIER 2 apparaît sur l'entrepont, il consulte quelque chose puis s'en va.)*

EFRAÏM. Tu veux qu'on aille à la proue ?

RACHEL. Tu n'es bien nulle part.

EFRAÏM. Que tu le veuilles ou non, ici tout le monde nous entend. Sors, toi, en premier. Je vais chercher mes lunettes de soleil.

RACHEL *(Elle se lève, monte l'escalier)*. Attends-moi là-bas cinq minutes. Je descends un moment à la cabine.

*(RACHEL arrive sur le pont. EFRAÏM se lève et va vers le fond. KARL arrive à sa rencontre. KARL est un peu plus jeune qu'EFRAÏM ; c'est un garçon splendide, blond et fort.)*

KARL *(Lui barrant le chemin)*. Non, ne t'inquiète pas : aujourd'hui je suis bien luné. J'ai entendu ce que tu disais. Oh, par pur hasard ! Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ? Eboueur ? Tu n'aimerais pas être éboueur ? Ou peut-être cul-terreux ? Tu ne te sens pas une vocation de paysan ? Une houe, les mains calleuses... Tu étais en troisième année de droit, c'est ça : tu vois comme j'ai bonne mémoire. Et ensuite tu as suivi la filière Hitler. Tu crois que c'est nouveau ? C'est là que tu te trompes ! Elle a toujours existé : même Adam et Eve l'ont suivi. Ce n'étaient peut-être pas des réfugiés ? Dieu ne les a peut-être



pas chassés du Paradis ? Ou est-ce que tu ne crois pas à ces histoires ? C'est ça ? C'est de là que vient le mouvement. Ou bien ils n'étaient pas de ta race ? Eboueur, ça ne te plaît pas ? (*EFRAÏM ne répond pas, il semble ne pas écouter.*) Ecoute, Efraïm, pour la dernière fois : laisse ma sœur tranquille. Qu'est-ce que tu lui offres ? Un vie amputée ? Ça ne te suffit pas d'être devenu un débris, tu veux continuer à sécréter des débris ? Tu es quoi ?

EFRAÏM. Et toi ? Demi-centre du Sportverein ! Demi-médecin ! Médecin coupé en deux... !

KARL. Dans le pays qui va nous accueillir – si tant est qu'une telle aubaine arrive un jour –, tu vas peut-être recommencer, dans une langue qui n'est pas la tienne, à étudier le digeste ? A refaire tes cinq ou tes six ans ? ... Et même dans ce cas : de quoi vous allez vivre en attendant, Rachel et toi ? Eboueur, Efraïm, éboueur... Ou la boutique, le bureau, le petit commerce, la sangsue. Un avenir de sangsues. Je ne veux pas de neveux en forme de sangsues. Où que nous atterrissions, Rachel peut épouser un « citoyen ». Oublier le sang que Dieu nous a donné, ce Dieu pour tous que tes grands-parents ont soi-disant inventé. Ce sang qu'on ne sent même pas et dont tout le monde nous rebat les oreilles.

EFRAÏM. C'est ton affaire. J'aime Rachel et elle m'aime. Si tu n'es pas d'accord, je regrette beaucoup. Je te le dis sincèrement : je le regrette. Mais je l'épouserai contre toi et contre tous.

KARL. Si j'avais du courage, je te tuerais. Si j'avais un pistolet. Presser une gachette, ce n'est rien. Mais je ne me sens pas capable d'enfoncer un couteau dans le ventre de quelqu'un. C'est ce que je dois à mon père ! Mais pour ce qui est de la râclée, si je te retrouve avec Rachel, tu n'y échapperas pas !

*(Pendant cette réplique, EFRAÏM s'est levé, a monté l'escalier et, sur les derniers mots, sort. D'une des couchettes où il était allongé, LEVA parle ; il est jeune, il n'a pas encore trente ans ; pendant la conversation, il se lève, arrange les draps, etc.)*

LEVA. Toute cette haine, tout ce ressentiment, pourquoi tu ne l'emploies pas à quelque chose d'utile, de profitable ?

KARL. Tu crois qu'on peut faire quelque chose d'utile ici, dans ce piège à rats en fer surchauffé ?

LEVA. On peut toujours faire quelque chose, où qu'on soit.

KARL. Ici ? A quoi ça pourrait servir ?

LEVA. Même si c'était juste pour t'aider à oublier.

KARL. Ecoute : mêle-toi de ce qui te regarde. D'accord ? Tu crois que le communisme te donne le droit d'entrer sans crier gare chez tout le monde ? Vous ne doutez de rien. Ce sera comme ça parce que je l'ai dit ! Ce serait joli, un monde dirigé par vous !

LEVA. Eh bien, un cinquième de l'univers...

KARL. Non, je sais bien que vous êtes les hommes les plus heureux du monde... Je ne plaisante pas : vous avez vaincu les catholiques, il fallait le faire. Vous avez le Paradis sous la main. Sacré avantage ! Mais moi, je ne veux pas de paradis. Tu entends ?

LEVA. Peut-être parce qu'on ne t'y voudrait pas. Et n'oublie pas une chose : c'est toujours le plus fort qui triomphe.

KARL. Sans doute : la question est de marquer des buts même si ce sont les autres qui dominent. Mais pour l'instant, c'est nous les faibles...

LEVA. Qui sommes-nous ? Des milliers et des millions...

KARL. A d'autres. Tu n'es pas ici parce que tu es communiste mais à cause de ta triste ascendance. Tu vas me dire : « qu'est-ce que ça a à voir ? » Oh, pauvre aveugle ! Tu n'es pas ici. Non ! Tu vis dans les nuages. Vous savez ce que vous êtes ? De répugnants idéalistes... (*RACHEL descend l'escalier, KARL l'interpelle.*) Quoi ? Tu cherches Efraïm ? Il est parti mort de peur : du croque-mitaine, et c'est moi.

*(LEVA va dans la partie obscure de la cale.)*

RACHEL. Tu ne vas pas nous laisser tranquilles ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

KARL. Par ici, on dit que tu es ma sœur. Je poserai la question aux parents...

RACHEL. Je l'aime.

KARL. Quelle nouvelle ! Qu'est-ce que tu aimes ? Son squelette ? son crâne ? Ses dents ? Son sternum ? Ses fémurs ? Ce ne sont pas ses fémurs ? Alors, quoi ? Ah, oui ! Ses boyaux, son estomac, ses biceps ? Non plus ? Alors, quoi ? Ah, bien sûr, son sang ! Il fallait le dire plus tôt ! Ce n'est pas ça que tu veux ? Alors, quoi ? Parce que tout ça je peux te le donner avec un simple couteau : je sais encore disséquer. Ce ne seraient pas ses lèvres, par hasard, chère sœur ? Peut-être sa colonne vertébrale ? Tu veux étreindre sa colonne vertébrale ?

RACHEL. Tais-toi ; tu es fou.

KARL. Ce que tu veux ce sont des enfants, évidemment, des enfants. Tu es dans l'âge. Pour quoi faire ? Pour qu'ils fuient, comme nous, de village en village, d'heure en année, et que non seulement la main droite ait honte de la main gauche mais que la droite ait honte de la droite. Ça ne te suffit pas avec toi ? Tu veux plus, encore plus... Pas tant que je vivrai. Tu es trop saine, trop bien constituée : ils vivraient tous...

RACHEL. Pourquoi tu ne laisses pas les autres vivre ?

KARL. Parce que les autres ne me laissent pas vivre.

RACHEL. Ça finira un jour.

KARL. Jamais. C'est une idée vieille comme le monde. Ça finira quand ils en finiront avec nous. Ils croient au pouvoir purificateur de notre sang. Joli cadeau de renégats, c'était couru d'avance. Ils croient vraiment que nous sommes élus.

Ils nous tuent par soupçon d'infériorité. La meilleure façon de déjouer leurs plans c'est d'en finir avec nous-mêmes. Tu n'as jamais pensé à te suicider ?

RACHEL. Karl ! Je le dirai à maman.

KARL. Arrête tes niaiseries sentimentales. Mourir. Hein ? Penses-y seulement un moment... Ne plus avoir chaud. Ne plus sentir la chambrée. Ne plus attendre de télégrammes. Ne plus supposer, ne plus avoir à deviner quel est le sale pays qui te laissera mettre le pied sur la terre ferme, poser le pied sur son sol. Aumône dont tu n'auras pas à être reconnaissant toute ta vie. Comme s'il n'était pas naturel que par le fait de naître tu aies ce droit ! Ne plus manger, chère sœur ! Ne plus se laver ! Ne plus avoir à se raser tous les matins ! Ça ne t'enthousiasme pas ? Ne pas avoir à supporter plus de Juifs ! Dormir, dormir, dormir ! Que tout ne soit que repos, soulagement, sommeil, rien, rien... Quoi ? Non ? Ah, excuse-moi, j'oubliais que ton cœur est amoureux ! Ce n'est pas ça ? Tu ne l'aimes pas ? Tu ne peux pas vivre sans lui ?

RACHEL (*Elle monte en courant l'escalier.*) Maman ! Maman !

(*KARL monte lentement l'escalier, tandis que s'amorce un certain mouvement dans la cale. Un MARIN passe sur la passerelle, KARL l'interpelle.*)

KARL. S'il-vous-plaît... (*LE MARIN s'arrête.*) A quelle distance de la côte sommes-nous exactement ?

LE MARIN. Un mille, un mille et demi.

(*Ils sortent tous deux par le pont. Sur l'entrepont apparaissent l'OFFICIER 1 et SONIA.*)

OFFICIER 1. Viens.

SONIA. Il y a un peu d'air ?

OFFICIER 1. S'il doit y en avoir quelque part, c'est ici. Tiens, je t'ai apporté des oranges.

SONIA. Tu es très gentil. Merci beaucoup. (*Comme un petit animal, elle se met à sucer l'un des fruits.*)

OFFICIER 1. Comment ne pas l'être avec toi ?

SONIA. Ta veste est drôlement bien repassée !

OFFICIER1. Une veste est toujours une veste. Tes yeux...

SONIA. Ils sont mal repassés ?

OFFICIER1. Tes yeux...

SONIA. Dans chaque port...

OFFICIER 1. Ça, c'est bon pour les officiers des transatlantiques, ou pour les marins de guerre. Nous, ceux des cargos...

SONIA (*Indiquant.*) Qu'est-ce que c'est ?

OFFICIER 1. Un canot à moteur. (*Il profite de son geste pour l'enlacer.*)

SONIA. Arrête ! Pas ici.

OFFICIER 1. Regarde-moi.

*(Ils restent plus ou moins tranquilles, se regardant en silence. Pendant ce temps, dans la cale s'est formé un groupe de gens, qui s'assoient sur les bagages, essuyant leur sueur. Certains sont descendus du pont. Il y a là GUEDEL, père de RACHEL ; CHENE, père de SONIA ; BORIS, ABRAHAM, WEISSMANN, et d'autres, tous vieux, la plupart coiffés d'un bonnet. LE RABIN, suivi de SIMON, un autre vieux, descend l'escalier. L'arrivée du RABIN suscite de la curiosité et ils se rassemblent autour de lui.)*

GUEDEL. Il y a des nouvelles ?

LE RABIN. Rien. Rien. Le Capitaine n'est pas rentré.

ABRAHAM. Imaginez cinquante dollars de télégrammes ! Il vaudrait mieux cinquante dollars de harengs !

GUEDEL. Que dit la radio ?

LE RABIN. Les républicains espagnols ont entrepris une offensive par l'Ebre.

BORIS *(Toujours sur un ton insolent.)* Pour ce que ça va leur servir !...

CHENE. Il serait temps qu'arrive une réponse de Londres ! Quand est-ce que le dernier câble est parti ?

LE RABIN. Ça fait quatre jours.

BORIS. Vous croyez vraiment qu'ils se soucient de nous à Londres ou à Washington ? En plus, Washington n'existe pas.

WEISSMANN. Il ne faut pas perdre espoir.

BORIS. Je ne peux plus le perdre. Nous allons mourir ici ; comme des rats, non, parce que les rats auront notre peau. *(Il rit.)* Ca ne vous amuse pas ? Moi, si. *(Il rit.)*

ABRAHAM *(Qui s'est approché du RABIN, en dérangeant les autres.)* Vous avez parlé avec le Capitaine ?

LE RABIN. Je t'ai déjà dit qu'il est à terre.

ABRAHAM. Et avec le Second ?

LE RABIN. C'est inutile.

ABRAHAM. Mais ce n'est pas possible ! J'ai un cousin établi ici et un autre à Istanbul ! Regardez, regardez. *(Il montre des lettres.)* Ils s'engagent à nous accueillir, à nous donner le nécessaire pour vivre. Moi et ma famille ! J'ai six enfants, Rabin, six. Pourquoi ils ne nous laissent pas débarquer ? Quel mal avons-nous fait ? Mon cousin a une boutique, un établissement, de l'argent. *(Insupportablement geignard.)* Il a une bonne réputation. Quel inconvénient peut-il y avoir ? Vous, vous serez plus à l'aise. Micha est malade, il peut mourir. *(Il a parlé alternativement avec plusieurs. Il revient au RABIN.)* Vous ne l'avez pas dit au Second ? Pourquoi ? Ils sont là, à une demi-lieue ! Mon cousin a une confiserie ! Là-bas j'ai une maison, une famille, de l'argent. Hein ? Pourquoi ? Dites-le au Second !

LE RABIN. C'est inutile. Ils ne laissent débarquer personne. J'ai essayé pour téléphoner à Jérusalem. Même ça, ils ne veulent pas. Les télégrammes, oui. Et prions le Seigneur qu'ils nous laissent rester où nous sommes.

GUEDEL. Vous savez quelque chose !

LE RABIN. Rien de nouveau.

BORIS. Qu'ils vont nous envoyer encore une fois sur la mer dans cette vieille coque, pour voir si on s'enfonce et si on les laisse en paix une fois pour toutes avec nos télégrammes ! Et sinon, retour en Roumanie, en Hongrie, en Allemagne... en Autriche si vous préférez...

GUEDEL. Il n'y a plus d'Autriche qui vaille.

ABRAHAM. Et moi j'ai de la famille là-bas...

BORIS. Ne soyez pas assommant.

SIMON. Moi aussi j'en ai, et Goldenfinger, et on ne dit rien !

GUEDEL. Et l'Angleterre, pas un mot, et l'Amérique, pas un mot.

BORIS. Si au moins elles se taisaient !... Mais elles disent que oui, qu'elles vont s'informer. Elles, s'informer et nous, nous transformer. Et si au moins nous avions de la terre pour creuser des fosses.

SIMON (A GUEDEL.) Vous ne pourriez pas me prêter vingt centimes ? C'est ce qui me manque pour pouvoir acheter un paquet de tabac. Je vous les rendrai demain..., demain je reçois un virement de mon frère.

GUEDEL. Non.

SIMON. Vous, vous avez de l'argent. Ce n'est pas bien de me le refuser.

GUEDEL. Cela fait deux mois que vous dites que vous allez recevoir de l'argent.

SIMON. Il me manque vingt centimes.

GUEDEL. Rien. (SIMON va vers les uns et les autres pendant le reste de la conversation en demandant l'aumône.) Et les associations de Londres et de New York ? Qu'est-ce qu'elles font ? On m'a dit que Menkevitz avait reçu un télégramme.

LE RABIN. Toujours la même chose : ils font ce qu'ils peuvent.

SIMON (A CHENE.) Il me manque quinze centimes pour pouvoir acheter des biscuits. Pourquoi vous ne dites pas aux autres de faire une collecte pour moi ?

GUEDEL. Il s'est écoulé des siècles, et nous sommes devant l'Asie Mineure. Et on ne nous laisse même pas mettre le pied sur la terre ferme. Si seulement je savais nager...

BORIS. Tu auras le temps d'apprendre.

(LIA, la mère de SONIA, appelle son mari à grands cris, depuis le pont ; elle a vu sa fille avec l'OFFICIER 1.)

LIA. Chene ! Chene !

CHENE. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ? Ces cris, ce ne sont pas des façons.

LIA. Tu n'as pas vu Sonia, n'est-ce-pas ?

*(SONIA l'entend et disparaît de l'entrepont.)*

CHENE. Je ne sais pas. Ne crie pas comme ça.

LIA. Elle sera notre honte éternelle !

CHENE. Ne crie pas comme ça !

LIA. Regarde, regarde.

CHENE. Où ça ?

LIA. Regarde, l'effrontée. Regarde-la ! Sonia ! Viens ici ! *(LIA disparaît pour revenir bientôt avec sa fille, qu'elle fait descendre dans la cale en la traînant.)*

Quelle honte ! Quelle honte ! Quelle honte !

BORIS *(En aparté, à SIMON.)* Une grande honte. Mais, qui mange les meilleurs plats et des biftecks en milieu de matinée ! Beaucoup de cris, mais on prend ce que monsieur l'Officier nous donne.

*(Les hommes s'écartent pour laisser passer les femmes.)*

LIA *(A CHENE.)* Parle, toi, tu es son père !

BORIS. Les femmes se souviennent qu'on est le père de leurs enfants seulement quand...

CHENE. Sonia ! Sonia ! Tu veux notre perdition éternelle ?

BORIS. Quelle chance ! Dans cette famille, tout est éternel.

CHENE. On t'a interdit mille fois de parler avec...avec...

LIA. C'est tout ce que tu trouves à dire ?

CHENE. Tu ne comprends pas qu'il n'est pas des nôtres ? Tu veux te condamner pour l'éternité ?

LIA. Voilà, c'est ça ! Et condamner tes parents parce que tu n'as pas su rester dans le droit chemin !... Il t'a parlé de mariage ? Hein, réponds, allez !

SONIA *(Imperceptiblement.)* Oui.

LIA. Du mariage de sa loi !

SONIA. Je ne sais pas...

LIA. Jamais ! Tu entends ? Jamais ! Jamais nous ne consentirons à nous mêler à des hérétiques.

LEVA *(Sortant de la partie sombre.)* Vous vous rendez compte que vous prêchez la même chose qui nous retient ici ?

LIA. De quoi je me mêle... gringalet ? Qu'est-ce que tu y connais ?

LEVA. La même intolérance qui nous a chassés de Colonia... Pour le même motif, pour les mêmes raisons. Vous n'avez jamais entendu ce cri ? : « nous ne consentirons pas que notre sang se mêle à un autre sang impur ! » Ca ne vous dit rien ?

LIA. Et qu'est-ce que ça a à voir ? Nous, c'est de toujours !

CHENE *(A LEVA.)* Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas !

LEVA. Et pourquoi ça ne me regarderait pas ?

BORIS. Eh bien, tu as du pain sur la planche.

LEVA (A SONIA.) Tu l'aimes ?

SONIA (A voix basse.) Je ne sais pas... Lui, il m'aime.

LIA. Dévergondée !

LEVA. Si tu l'aimes, crie-le fort...

LIA. Viens ici et tais-toi. Si les autres ne connaissent pas leur devoir, moi si. J'ai toujours été seule. Quand tu as vraiment besoin de quelqu'un, il disparaît et c'est fini.

*(CHENE se fait tout petit et s'efforce de passer inaperçu parmi les autres, tandis que sa femme et sa fille montent l'escalier et sortent par la passerelle. Trois ENFANTS descendent au même moment.)*

ERICH. Allez, cours, ils vont nous attraper !

*(Trois autres ENFANTS les poursuivent, provoquant une certaine pagaille.)*

ABRAHAM (Ouvrant une mallette, à BORIS.) Regarde. (Il lui montre une photographie.) Qu'est-ce que tu en dis ? C'était ma boutique.

SIMON. Qu'est-ce que tu vendais ?

ABRAHAM. Des bandages herniaires. C'était un très bon commerce.

CHENE (Au RABIN.) Quand croyez-vous que va revenir le Capitaine ?

BORIS. Vous pouvez attendre tranquillement. Quand vous descendrez à terre...

GUEDEL. Vous ne feriez pas la même chose ? (Au RABIN.) Vous croyez que finalement ils nous laisseront débarquer ?

LE RABIN. Qui sait ? Au début, ça semblait impossible. A présent...

UN ENFANT (Sur la passerelle.) Voilà le Capitaine qui revient !

CHENE (A BORIS.) Vous voyez, oiseau de mauvais augure ?

BORIS. Chantez ! Chantez !

*(Mouvement général vers l'escalier ; certains commencent à monter.)*

LE RABIN (A celui qui le suit.) Vous croyez que le Capitaine aura trouvé des légumes frais ?

*(Sur le pont passent BERNHEIM, banquier, suivi de LAZARE, Juif pauvre.)*

## SUR LE PONT

LAZARE. Pourquoi Hitler est-il antisémite ? Qu'est-ce qu'on lui a fait ? Parce que, s'il n'était pas antisémite, moi je n'aurais rien contre lui.

BERNHEIM. Allons, dépêchons-nous, avant que n'arrive le menu fretin...

*(BERNHEIM et LAZARE sortent, ils croisent ISABELLE, la mère de RACHEL et de KARL. Malgré ses cinquante ans, elle porte une perruque blonde très ostentatoire.)*

ISABELLE (A GUEDEL, qui monte l'escalier.) Tu n'as pas vu Karl?

GUEDEL. Non. Il doit être en train d'espionner sa sœur, pour ne pas changer.

ISABELLE. Non ! Non ! Il a dit à Rachel qu'il pensait se tuer...

GUEDEL. C'est probablement pour lui faire peur. Ne t'inquiète pas.

ISABELLE. Mais je ne le trouve nulle part !

GUEDEL. Ne t'inquiète pas, il réapparaîtra.

ISABELLE. On dirait que ce n'est pas ton fils !

*(Les hommes sortent par la passerelle. ISABELLE descend à la cale en appelant KARL. Une fois qu'elle est persuadée qu'il n'y est pas, elle monte sur le pont et sort. Cela se passe pendant que sur l'entrepont est entré le CAPITAINE, suivi de BERNHEIM.)*

## SUR L'ENTREPONT

BERNHEIM. Je peux ?

CAPITAINE. Entrez, monsieur Bernheim.

BERNHEIM. Comment ça va, mon capitaine ? Quelles nouvelles apportez-vous ?

CAPITAINE. Peu nombreuses et mauvaises.

BERNHEIM. Quel mal leur faisons-nous, ancrés ici ?

CAPITAINE. Ce problème n'est pas de mon ressort. Je ne peux qu'obéir aux ordres de ma compagnie.

BERNHEIM. Vous croyez que nous allons reprendre la mer ?

CAPITAINE. Je ne sais pas. C'est le plus probable.

BERNHEIM. Quand, Capitaine ?

CAPITAINE. Je ne sais pas.

BERNHEIM. Capitaine : vous savez que je suis banquier, n'est-ce pas ?

CAPITAINE. Oui. Oui, monsieur Bernheim.

BERNHEIM. Vous savez que ma banque est importante, n'est-ce pas ?

CAPITAINE. Si vous me le dites, je vous crois.

BERNHEIM. Merci beaucoup, Capitaine. Vous croyez que c'est humain, ce qu'ils sont en train de faire avec nous ?

CAPITAINE. Vous connaissez mon opinion.

BERNHEIM. Quel danger représentons-nous pour l'humanité ! Hein ? Quel danger pour l'Amérique ! Quel danger pour l'Angleterre ! Quel danger pour la Turquie ! Six comptables, cent-quarante commerçants, cinquante-trois avocats, deux rabbins, vingt agriculteurs, cent et quelques employés de commerce, trois



metteurs en scène, six journalistes, deux cents vieux et vieilles qui n'en peuvent plus, trente-cinq enfants... ! Le Brésil n'est donc pas assez grand ? Il n'y a plus de place pour personne en Palestine ? Quel danger, ces gens qui fuient les nazis ! Combien gagnez-vous, Capitaine ? Polonais, Allemands, Autrichiens... Vous ne devez pas être payé en dollars, évidemment ! Oh, pardonnez-moi ! Je suis indiscret. Je suis très mal élevé, un *self-made man*. Ma fortune, je l'ai constituée moi-même. Je sais ce que coûte de réunir un peu d'argent et d'assurer les besoins d'une famille... J'ai commencé... Mais je ne vais pas vous raconter mon histoire !... Pourtant... vous ne pensez pas que c'est un crime que moi, avec l'argent que je possède, je sois obligé d'errer le long de ces côtes comme tous ces pauvres gens qui n'ont ni feu ni lieu ? Non, je ne me plains pas du traitement que j'ai à bord : vous faites ce que vous pouvez... Mais, entre nous, mon Capitaine : il n'y aurait pas un moyen de... me débarquer ? Un moyen... naturel, légal.

CAPITAINE. Je regrette beaucoup, monsieur Bernheim.

BERNHEIM. Je ne sais pas si vous m'avez compris, Capitaine.

CAPITAINE. Parfaitement.

BERNHEIM. Je serais prêt à donner ce qu'on me demande. (*Une pause.*) Cinq mille dollars, Capitaine.

CAPITAINE. J'ai du travail, monsieur Bernheim.

BERNHEIM (*Geignard.*) Comprenez-moi, Capitaine. A quoi me sert ici l'argent ? J'ai quatre enfants. Vous avez des enfants ! Sept mille dollars, Capitaine.

CAPITAINE. Si c'était pour ça, vous auriez pu vous épargner de pleurer sur les autres.

BERNHEIM. Vous acceptez ? Une fois à terre...

CAPITAINE. Non, monsieur Bernheim. Si je pouvais, je le ferais pour rien. Mais c'est impossible. En plus, ils ont redoublé la surveillance.

BERNHEIM. Comme si nous avions la peste ?

CAPITAINE. Vous l'avez dit, monsieur Bernheim. Et pardonnez-moi, mais j'ai beaucoup à faire.

*LE CAPITAINE sort vers ce qu'on suppose être sa cabine, et BERNHEIM, vers la droite. Dans la cale, après la sortie d'ISABELLE, les ENFANTS se sont de nouveau emparés des bagages. Sur le pont, pendant ce temps, se promène la vieille ESTHER avec sa fille MINE, celle-ci dans un état très avancé de gestation. MINE est idiote. Elle s'est penchée au-dessus de la cale. Après la dernière réplique du CAPITAINE, elle parle.)*

## SUR LE PONT

MINE. Je veux descendre !

*(Les ENFANTS la voient et lui font la fête ; certains montent la rejoindre.)*

PETITE FILLE. Oh, oui, madame, laissez-la descendre !

ESTHER. Vous ne voyez pas qu'elle est malade ?

PETITE FILLE. Allez, laissez-la !

MINE. Je veux descendre.

ESTHER. Tu vas tomber.

ERICH (*D'en bas.*) Oh, non. On va l'aider. Ne vous inquiétez pas.

ESTHER. Mais enfin, pourquoi veux-tu descendre ?

MINE. Pour voir...

PETITE FILLE. Et s'asseoir sous la manche. Il fait frais et on est très bien.

PETIT GARÇON (*D'en bas.*) Descends, descends. On va te raconter une histoire... (*Aux autres.*) Elle est idiote ; vous allez voir, on va bien s'amuser. L'autre jour on lui a accroché dans le dos une pancarte qui disait : « Devine ce que j'ai dans le ventre... »

MINE. Oui, oui. Ils vont me raconter une histoire.

*(Sur le pont apparaît le MÉDECIN ; il a plus de quarante ans ; fatigué.)*

ESTHER. Docteur ! Docteur !

MÉDECIN. Près de quarante à l'ombre.

PETITE FILLE. Trente-deux ; je l'ai vu sur le thermomètre de mon papa.

ESTHER. Mine veut descendre. Moi je ne veux pas.

LES ENFANTS (*Au MÉDECIN.*) Hein qu'elle peut ? Pourquoi elle ne pourrait pas ?

MÉDECIN. En faisant très attention, oui.

ENFANTS. Youpi, youpi ! Allons-y.

PETITE FILLE (*Marie-je-sais-tout.*) Merci beaucoup.

BERNHEIM (*Il entre par le pont.*) Bonjour, docteur.

MÉDECIN. Bonjour. Comment allez-vous à présent ?

BERNHEIM. Très mal, docteur, très mal.

MÉDECIN. Les pastilles n'ont pas fait effet ?

BERNHEIM. Très peu, très peu. (*En l'emmenant.*) Les nouvelles sont mauvaises ; il paraît qu'on part au petit matin. Vous savez quelque chose ?

MÉDECIN. Non.

BERNHEIM. Ça ne vous paraît pas scandaleux ? Quel danger représentons-nous pour le monde ? Cent-quatre-vingt commerçants, dix comptables...

*(LE MÉDECIN et BERNHEIM sortent. Les ENFANTS sont descendus dans la cale avec MINE et ESTHER, et les ont fait asseoir avec beaucoup de précautions sous la manche d'air.)*

*DANS LA CALE*

PETIT GARÇON. Raconte celle de la Belle au Bois Dormant.

UN AUTRE. Non, celle de Cendrillon.

UN AUTRE. Le Chat Botté !

ERICH. Toi, tu veux laquelle, Mine ?

MINE. Celle du Petit Chaperon Rouge.

PETITE FILLE. Celle de Blanche Neige.

ERICH. Mine veut celle du Petit Chaperon Rouge.

PLUSIEURS. Celle du Petit Chaperon Rouge.

PETITE FILLE (A *un PETIT GARÇON.*) Pousse-toi ! Tu me gênes.

PETIT GARÇON. Tais-toi.

AUTRE PETITE FILLE. Il me pince !

ERICH. Tiens-toi tranquille.

MINE. L'histoire !

PETITE FILLE. « Il était une fois... La maman appela le Petit Chaperon Rouge et lui donna un panier... »

*(Du fond de la cale sortent cinq garçons de vingt à vingt-cinq ans, parmi lesquels LEVA.)*

LEVA (A *l'un d'entre eux.*) Toi, tu le dis à Efraïm.

ISAAC. D'accord.

LEVA (A *un autre.*) Toi, à Ezechiel. Et tout le monde, à neuf heures, ici. D'accord ?

PETITE FILLE (*S'approchant de LEVA.*) Leva, vous ne pourriez pas parler plus doucement ? Vous ne voyez pas qu'elle est en train de raconter une histoire ?

*(Sur le pont passe RACHEL, désespérée, une veste à la main, en criant.)*

RACHEL. Maman ! Maman ! Où est Karl ?

*(Les jeunes montent rapidement l'escalier et sortent.)*

MINE. Ne fais pas attention. Continue, continue. Allez, Marta, continue.

PETITE FILLE. « Le loup, avec ses longues, longues, longues oreilles... »

*(Un NOIR apparaît à bord, passant par-dessus la rambarde. Il regarde à droite et à gauche, voit la vieille SARAH, qui continue à coudre assise en haut de l'escalier. Les ENFANTS se taisent et regardent, curieux.)*

### *SUR LE PONT*

NOIR (A *SARAH.*) Vous êtes à bold ?

SARAH. Oui.

NOIR. De celles qui voyagent ?

SARAH. Oui.

NOIR. Juive ?

SARAH. Oui.

NOIR (*Tout à fait désespéré.*) J'ai perdu !

SARAH. Qu'est-ce que vous avez perdu ?

NOIR. Un pali. Ils m'ont dit qu'ils étaient comme tout le monde. Je ne voulais pas le cloile. Poulquoi, s'ils sont comme tout le monde, poulquoi ils ne pouvaient pas les laisser débalquer, pas vlai ?

SARAH. Qu'est-ce que vous croyiez que nous étions ?

NOIR (*Après une hésitation, avec honte.*) Des noils...

## DEUXIÈME ACTE

*(Neuf heures du soir. Avec les lumières allumées, pas nombreuses ni très fortes, apparaît la partie arrière de la cale. Les couchettes suivent les flancs du navire. Le fond, déjà étroit, est utilisé par les émigrants comme autel. Face à celui-ci, de dos au public, le RABIN célèbre son office pendant la première moitié de l'acte. Le murmure des prières sert de fond à la conversation. Ceux qui prient se prosternent et s'inclinent. Au premier plan, lumière plus vive venant d'un réflecteur accroché près de l'escalier, laissant des coins dans l'ombre à droite et à gauche. Quelques ampoules éclairent faiblement le pont. Sur la passerelle, lumière plus vive sous laquelle l'OFFICIER 2 travaille, assis devant une table.)*

*Sur les couchettes, des gens allongés. Sur la passerelle arrive l'OFFICIER 1, qui se met à bavarder familièrement avec l'OFFICIER 2.)*

OFFICIER 2. Alors ? On part ?

OFFICIER 1. C'est le plus probable. On attend l'ordre définitif.

OFFICIER 2. A cette heure ? C'est incroyable... Je pensais que pour aujourd'hui on était tranquilles.

OFFICIER 1. Ils ont une de ces envies de nous perdre de vue ! Avec le besoin qu'on a de la cale sèche ...

OFFICIER 2. Pour peu que la mer s'y mette...

OFFICIER 1. On en a vu d'autres.

OFFICIER 2. On avait des chevaux à la place des hommes.

OFFICIER 1. C'est plus rentable pour la compagnie.

OFFICIER 2. Tu es descendu à terre ?

OFFICIER 1. Non.

OFFICIER 2. Tu n'étais pas libre ?

OFFICIER 1. Je n'ai pas eu envie. Pour ce qu'il y a à voir dans ce village minable !...

OFFICIER 2. Ah ! C'est vrai ! Comment vont ces amours ? Tu as vraiment le « béguin », comme dit Magropapoulos ?

OFFICIER 1. Bon, je vais faire un tour.

OFFICIER 2. Très bien, très bien, monsieur Letaiseux.

*(L'OFFICIER 1 sort. L'autre continue à travailler. Au premier plan de la cale se sont réunis LEVA, EFRAÏM, EZEQUIEL et quatre autres jeunes.)*

## DANS LA CALE

LEVA. Tout le monde est là ?

EZEQUIEL. Oui. Comme tu l'as demandé, Andrés est resté en poupe.

LEVA. Nous n'avons pas de temps à perdre. Le bateau lèvera l'ancre au petit matin.

EFRAÏM. Pour quel endroit ?

LEVA. Je ne sais pas. Je ne crois même pas qu'à l'heure actuelle le Capitaine le sache. Ils ne veulent pas nous avoir plus longtemps près de la côte ; et encore moins depuis cette histoire absurde de Karl. Quelle idée de s'échapper en plein jour, devant tout le monde ?

EZEQUIEL. A terre, ils ont sans doute cru que c'était quelqu'un qui se baignait. Ils l'ont attrapé ?

LEVA. On n'a pas de nouvelles. Mais c'est presque sûr. Mais nous ne nous sommes pas réunis pour parler d'un fou.

L'UN D'EUX. Si c'est une réunion du Parti, je n'en suis pas.

LEVA. Nous le savons. Mais nous connaissons aussi ta sympathie pour nous, et nous croyons que tu dois entendre ce que je vais proposer. Camarades : nous sommes en train de perdre misérablement du temps à bord de ce vieux tas de ferraille alors que dans d'autres parties du monde il y a une vraie lutte. Nous avons préparé notre départ. Nous ne pensions pas qu'il arriverait si tôt ; mais, quand nous avons appris que nous lèverions probablement l'ancre au petit matin, nous l'avons avancé. On nous attend à terre.

EFRAÏM. Mais, comment... ?

LEVA. Ne t'en fais pas.

EZEQUIEL. Et une fois à terre ?

LEVA. Probablement, en Espagne.

L'UN D'EUX. Comptez sur moi.

*(Du fond s'avancent lentement WEISSMANN et SIMON, autant pour fuir les prières que pour s'enquérir de la conversation des jeunes.)*

WEISSMANN. Moi, je ferai tout de suite des affaires...

SIMON. Sans capital ?

WEISSMANN. Si j'en avais un, je n'en ferais pas : les autres se chargeraient de les faire pour moi.

SIMON. Ensuite ?

WEISSMANN. Et le crédit ?

SIMON. Qui te l'ouvrira ?

WEISSMANN. N'importe qui. Tu as déjà été commerçant ?

SIMON. Hum !... Toute ma vie.

WEISSMANN. Qu'est-ce que tu vendais ?

SIMON. Des élastiques pour les parapluies.

WEISSMANN. Bah ! Ça , ce n'est pas du commerce !

SIMON. Ah ! Et pourquoi pas ? C'est quoi, alors ?

WEISSMANN. De la mendicité.

SIMON. Et toi ?

WEISSMANN. Des peaux, des manteaux d'astrakan, des manteaux de *skunk*, des manteaux de petit-gris. Des renards argentés...

SIMON. Et comment tu te débrouilles ?

WEISSMANN. C'est un jeu d'enfant : tu vas dans une boutique et tu dis que tu peux vendre une peau – une peau, n'importe qui peut la vendre. A la troisième, on te vend à crédit tout ce que tu veux. A la sixième, tu ouvres une boutique. Le patron du local te fait crédit, le décorateur te fait crédit, les fabricants fournisseurs de la maison amie où tu as demandé les premières peaux te font crédit. Tout le monde te fait crédit. Si le commerce marche bien, tu paies. Sinon, non. C'est ça que j'appelle du commerce. J'ai eu des boutiques à Berlin, à Vienne, à Budapest, avec de grandes vitrines et plein d'enseignes en verre doré :

« English spoken », « Se habla español », « Si parla italiano », « On parle français ».

SIMON. Et tu es riche ?

WEISSMANN. Plusieurs fois.

SIMON. Millionnaire ?

WEISSMANN. Non. Plusieurs fois riche, plusieurs fois pauvre. Et maintenant émigré...

SIMON. Tu ne pourrais pas me prêter une demi piastre ?

WEISSMANN. Je suis à sec, ce qui s'appelle à sec...

*(Ils sont revenus au fond, les jeunes étant restés ostensiblement silencieux.)*

EFRAÏM. Celui-là, il a un air de mouchard...

LEVA. Dans trois quarts d'heure, à la poupe. Quelle heure avez-vous ?

EZEQUIEL. Neuf heures vingt.

LEVA. Et pas un mot à qui que ce soit, vous entendez ? A personne.

EZEQUIEL. Ma mère...

LEVA. Pas à ta mère non plus, Ezequiel.

EZEQUIEL. Qu'est-ce qu'elle va penser ?

LEVA. Elle se réjouira de savoir que tu t'es sorti de cet enfer. Mais même si ce n'était pas le cas, nous ne pouvons pas nous exposer à une indiscretion. En apprenant que nous sommes partis à sept, elle comprendra.

EZEQUIEL. Mais...

LEVA. Il n'y a pas de mais qui tienne, ni de discussion. Maintenant, si tu veux rester, il est encore temps.

EZEQUIEL. Il ne s'agit pas de ça.

LEVA. Alors, d'accord ? Bagages : aucun. Papiers : aucun. Il faudra peut-être que nous nagions.

EFRAÏM. Moi je ne sais pas.

L'UN D'EUX. Moi non plus.

LEVA. Nous ferons ce que nous pourrons. Maintenant nous allons nous séparer. Et surtout pas d'adieux. A dix heures...

*(Ils se séparent. Les uns vont vers les couchettes, d'autres montent sur le pont, où depuis un moment Raquel observe le groupe. Ensuite, elle descend et s'approche d'Efraïm.)*

RACHEL. Qu'est-ce qui se passe ?

EFRAÏM. Rien. Tu t'assois ?

RACHEL. S'il ne se passe rien, pourquoi fais-tu cette tête ?

EFRAÏM. Quelle tête je fais ?

RACHEL. Celle d'un gamin à qui on a pris son gâteau... Qu'est-ce qui t'arrive ?

EFRAÏM. C'est vrai : rien.

RACHEL. Tu vas me mentir ? Je te connais assez...

EFRAÏM. Je ne peux pas te le dire, Rachel.

RACHEL. Très bien. Il y a quelque chose pour toi qui vaut plus que moi ?

EFRAÏM. Non. Parmi les êtres humains, non.

RACHEL. Le Parti ? (*EFRAÏM ne répond pas.*) Tu ne réponds pas ?

EFRAÏM. (*Tournant la chose en plaisanterie.*) Tu es jalouse du Parti ?

RACHEL. On lève l'ancre ?

EFRAÏM. On ne sait encore rien de sûr.

RACHEL. C'est de ça que vous étiez en train de parler ?

EFRAÏM. Oui.

RACHEL. Et c'est ça que tu ne pouvais pas me dire ?

EFRAÏM. Oui.

RACHEL. Pourquoi tu me mens effrontément ? C'est ça, la confiance que tu as en moi ? On peut avoir conf.... Si tu ne m'aimes plus, tu peux me le dire en face. Tu sais que je suis forte.

EFRAÏM. Pourquoi tu dis des bêtises ? Tu ne me parlerais pas comme ça si tu doutais de mon amour.

RACHEL. Alors, qu'est-ce qui t'arrive ?

EFRAÏM. Rachel : je t'en supplie ; laisse-moi un moment. Après je monterai sur le pont. (*RACHEL se lève, blessée. EFRAÏM la suit.*) Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

RACHEL. Ce n'est pas ce que tu as voulu dire ? Eh bien, moi c'est ce que j'ai entendu. Et je t'obéis. Reste ici. Et grand bien te fasse !

EFRAÏM. Rachel ! Rachel ! Assieds-toi à côté de moi. Ne me dis rien. Donne-moi ta main. Je t'aime, Rachel. Je t'aime. Tu ne me crois pas ? (*RACHEL ne répond pas.*) Tu ne me crois pas, dis ?

RACHEL. Si, je te crois. Mais, alors, dis-moi ce qui t'arrive.

EFRAÏM. Je ne peux pas.

RACHEL. Comment veux-tu que je croie que tu m'aimes ?

EFRAÏM. J'ai promis de ne le dire à personne.

RACHEL. Je suis une étrangère pour toi ?

EFRAÏM. Tu me promets de ne le dire à personne ?

RACHEL. Je ne te promets rien. Si tu n'as pas confiance en moi, ne me le dis pas.

EFRAÏM. Si tu savais comme tu me fais mal !

(*Pause. On entend mieux les prières.*)

RACHEL. Vous partez ? (*Pause.*) Vous fuyez ? (*Pause.*) Tu me laisses ? (*Les coups de cloche du quart retentissent.*) Dis, Efraïm ? Tu me laisses ? Sans dire un mot... ? Tu pars avec Leva ? Avec Ezequiel ? Karl, et ensuite toi !... Où allez-vous, malheureux, où ça ? Vous allez vous faire prendre !



EFRAÏM. Ils n'ont pas encore pris Karl.

RAQUEL. Donc, tu avoues que vous partez ? Et tu es capable de le faire sans me dire un mot ? Et où allez-vous ?

EFRAÏM (*A voix basse.*) En Espagne...

(*Pause.*)

RACHEL. Je ne veux pas, tu m'entends ? Je ne veux pas. Moi aussi j'ai ma vie, et je ne veux pas que tu t'en ailles, je veux t'avoir avec moi ! A moins que tu ne veuilles que je parte avec vous !

EFRAÏM. Pas question. Tu ne sais rien, rien. Jure-moi de ne le dire à personne. Jure-le-moi !

RACHEL. Non. C'est trop tard. Si tu ne me promets pas à l'instant de rester, je vais le crier partout... et même tes compagnons ne pourront pas s'enfuir... (*Plus bas.*) Tu crois vraiment que ton effort personnel peut arranger le monde ? Tu crois que si tu ne vas pas en Espagne les républicains perdront la guerre ? Et moi, en attendant ? Lire à tout moment dans les yeux de mes parents : « Karl avait raison » ?

EFRAÏM. Comment je peux t'expliquer... ?

RACHEL. Il vaut mieux que tu te taises. Je sais tout ce que tu vas me dire : le monde, les camarades, l'avenir... Et moi dans tout ça ? Je n'ai pas d'avenir, moi ? Tu crois peut-être que l'avenir du monde est fait de chair et d'os ? Si tu pars, on ne se reverra pas. Tu n'as pas pensé qu'on pouvait avoir des enfants, des enfants... ? Non, tu n'y as pas pensé. Un homme ne pense pas à ces choses. Le plaisir, et salut. (*Pause.*) Si tu veux t'en aller, vas-t'en. (*A voix basse.*) Si tu restes, demain tu obtiendras de moi tout ce que tu voudras.

LEVA (*Du haut de l'escalier, à EFRAÏM.*) Efraïm ! Ezequiel n'est pas revenu ?

EFRAÏM. Non.

LEVA. Si tu le vois, dis-lui que je l'attends ; il sait où.

RACHEL (*Montant rapidement l'escalier, à LEVA.*) Attends. Efraïm veut te parler.

LEVA (*En descendant, à EFRAÏM.*) Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que tu veux ?

EFRAÏM. Je reste.

LEVA. Si j'avais une arme, je te tuerais comme un chien. Traître !

EFRAÏM. Je ne suis pas un traître. Ecoute... (*LEVA lui tourne le dos et monte l'escalier.*) Vous exagérez toujours tout ! Je ne suis pas... (*LEVA arrive sur le pont. Sur l'entrepont entre le MÉDECIN.*)

## SUR L'ENTREPONT

MÉDECIN (*A l'OFFICIER 2.*) Le Capitaine est là ?

OFFICIER 2. A l'intérieur.

CAPITAINE (*Entrant.*) Qu'y a-t-il pour ton service, docteur?

MÉDECIN. Voilà : il y a un malade grave. On ne peut pas le garder ici. Il faut l'évacuer à l'hôpital. Le plus tôt possible.

CAPITAINE. Qu'est-ce qu'il a ?

MÉDECIN. Appendicite.

CAPITAINE. Qui est-ce ?

MÉDECIN. Monsieur Bernheim.

CAPITAINE. Le banquier ?

MÉDECIN. Oui.

CAPITAINE (*A l'OFFICIER 2.*) Vous permettez un moment ?

OFFICIER 2 (*Se levant.*) A vos ordres. (*Il sort.*)

CAPITAINE. Alors, comme ça, c'est monsieur Bernheim ?

MÉDECIN. Je viens de te le dire.

CAPITAINE. ça fait combien de temps qu'on navigue ensemble, docteur ?

MÉDECIN. Tu le sais aussi bien que moi. Treize ans.

CAPITAINE. Tu ne t'en plains pas ?

MÉDECIN. Non. Mais, qu'est-ce que ça vient faire... ?

CAPITAINE. Très heureux, n'exagérons rien, mais mieux que tu n'étais chez toi... Et c'est moi qui t'ai proposé cette solution. Tu veux la perdre ? Tu te sens assez de forces pour recommencer maintenant, à te faire une clientèle, que tu n'as jamais eue, et supporter vingt-quatre heures sur vingt-quatre ta belle-mère ? Tu veux retourner dans ton patelin ? Combien t'a donné Bernheim pour ton certificat ? Pour moi, ils peuvent tous débarquer. Tu sais que j'ai fait tout ce que je pouvais. Mais ce à quoi je ne suis pas disposé, pour tout l'or du monde, c'est qu'il n'y en ait qu'un qui débarque, et que celui-là, en plus, soit le plus riche des passagers. Tu entends ? Combien il t'a offert ? Allez, dis-le-moi. A moi aussi, tu sais...

MÉDECIN. Avec cet argent je serai parti, parti en Amérique. Libre. Un autre homme.

CAPITAINE. Et ta femme ?

MÉDECIN. Elle a sa mère. Sa mère partout. Et tout d'un coup, j'aurais pu leur jouer ce sale tour, formidable : je crois que j'ai accepté uniquement pour m'imaginer la tête qu'elles feraient quand elles apprendraient qu'elles ne me verraient plus jamais, et moi, vivant ! Treize ans de ton rafiote, treize ans de fumier, chevaux à droite, chevaux à gauche, chevaux dans la Mer Noire, chevaux dans les Dardanelles. Des chevaux, des chevaux ! J'ai été plus vétérinaire que médecin à bord de ton rafiote indécent. Et même maintenant qu'il y a plus de six mois qu'un cheval n'a pas mis le pied dans les cales de ton immonde rafiote, tout ça sent le cheval, l'excrément de deux-cent mille chevaux... Et maintenant que se présente, comme tombée du ciel, la possibilité de me délivrer de tout ça, maintenant, à cause de ta stupide rectitude, tu veux, tu veux...

*(Il s'assied, vaincu.)*

CAPITAINE. Je veux.

MÉDECIN. Mais tu sais que si je veux, je peux...

*(C'est un ultime effort qu'il sait inutile.)*

CAPITAINE. Tu ne peux pas.

*(Depuis un moment on entend un bruit de moteur. Il cesse. Un MARIN arrive sur l'entrepont.)*

MARIN. Police du port.

CAPITAINE. Montez. *(Au MÉDECIN.)* Et je ne veux même pas que ce type reste à l'infirmerie ; il doit y en avoir d'autres...

*(Le MÉDECIN sort. Entre un POLICIER avec KARL. Celui-ci est menotté et a le visage violet. ABRAHAM arrive en courant par le pont jusqu'à l'escalier et appelle d'en haut.)*

ABRAHAM. Guedel ! Guedel ! Ils ont ramené Karl !

*(Du fond de la cale sortent GUEDEL et quelques autres. Le rite a pris fin. ABRAHAM s'en retourne par où il est venu.)*

## SUR L'ENTREPONT

POLICIER *(Au CAPITAINE.)* On vous ramène une bonne pièce.

CAPITAINE. Pourquoi ne l'avez-vous pas gardée ?

POLICIER. Je ne sais pas.

CAPITAINE. Quand l'avez-vous pris ?

POLICIER. En milieu d'après-midi. Celui qui nous échappera...

CAPITAINE. C'est bon ; lâchez-le.

POLICIER. Vous ne l'enfermez pas ?

CAPITAINE. Nous verrons. A voir sa tête, je n'ai pas l'impression qu'il ait envie de récidiver. *(A KARL.)* Ne sortez pas de la cale.

*(Karl sort sans articuler un mot.)*

POLICIER. Au commandement de la Marine, ils m'ont donné ce pli pour vous. Si vous voulez bien signer le reçu... *(Il lui tend des papiers.)* Il y a eu un sacré

raffut au poste. Il s'est mis à crier qu'il n'était pas juif, qu'il n'avait aucune raison d'être à bord.

CAPITAINE. Oui. Je crois que sa mère n'est pas israélite.

POLICIER. Alors le commissaire s'est mis à déblatérer contre les Juifs. Si vous aviez vu le barouf que ça a fait ! Parce que, d'un seul coup, ce jeune homme s'est mis à les défendre. Il ne doit pas être bien de la tête. Au moins, le commissaire la lui a remise d'aplomb, mais bien d'aplomb.

CAPITAINE. Autre chose ?

POLICIER. Rien. (*Le CAPITAINE entre dans sa cabine, en déchirant l'enveloppe que le POLICIER lui a remise. A l'OFFICIER 2.*) Je ne pourrais pas voir le subrécargue ?

OFFICIER 2. Qu'est-ce que vous voulez ?

POLICIER. Sur les bateaux de ce genre, on a toujours l'occasion d'acheter quelque chose..., une bonne affaire..., les camarades m'ont dit...

OFFICIER 2. Je crois qu'on vous a raconté des histoires.

POLICIER (*Penaud.*) Bonsoir.

*(Il sort. L'OFFICIER 2 lui répond par un grognement. Dans la cale, une fois le rite terminé, des cercles se sont peu à peu formés.)*

## DANS LA CALE

SIMON (*A WEISSMANN.*) Vous ne pourriez pas me donner un hareng ? Juste un hareng. Le Rabin m'a donné un morceau de pain... Pour accompagner, juste pour accompagner. (*Plus bas.*) Au Rabin, simplement parce qu'il est rabin, on lui donne un plat en plus.

*(Sur le pont, où s'étaient arrêtés certains de ceux qui étaient montés en apprenant le retour de KARL, se produit une agitation ; celui-ci entre, suivi d'ISABELLE, dont il ne fait aucun cas ; son père s'approche de lui ; KARL l'écarte et descend dans la cale, où ils le suivent.)*

ISABELLE. Mon fils ! Mon fils !

KARL. Arrêtez vos histoires, maman.

ISABELLE. Comme j'ai souffert toute cette journée ! Loué soit le Seigneur, tu es revenu !

KARL. Vous êtes contente ? Vous êtes contente qu'ils m'aient pris ? vous êtes contente de me voir de retour dans cette prison ?

ISABELLE. Comment ils t'ont arrangé, mon Dieu, comment ils t'ont arrangé ! Que serais-tu devenu, tout seul ? Que serais-je devenue, sans nouvelles de toi ?

GUEDEL. Mon fils !

KARL. Je sais que je suis ton fils. Pour ce que ça m'a servi ...

GUEDEL (*Il s'avance.*) Karl!

KARL. Quoi ? Je n'ai peut-être pas raison ? Pourquoi vous m'avez trompé ?

ISABELLE. Qui t'a trompé ?

KARL. Vous et vous ! (*A ses parents.*) Jamais il ne vous est venu à l'idée de me dire que vous étiez juif. Comme si c'était quelque chose de honteux... Et maintenant je le ressens comme si c'était quelque chose de honteux ! Ce n'est pas peint sur le visage. Les rares fois où j'ai entendu parler de religion à la maison, nous étions quoi ? Ah, oui, des protestants...

GUEDEL. Tais-toi !

KARL. Pourquoi ? Cela fait trois mois que nous ne savons pas ce que c'est que d'être seuls. Tous ensemble pour manger, tous ensemble pour dormir, tous ensemble pour... tout. ça vous fait honte ? Fallait y penser avant !

GUEDEL. Tais-toi !

KARL. Je sais que le tout est de se taire et de prier le Seigneur, mon bon père Guedel, qui avant s'appelait Wilhelm...

RABIN. Pourquoi hais-tu autant les autres ?

KARL. Si je me hais moi-même, comment voulez-vous que j'aime les autres ? (*Il a monté à moitié l'escalier à reculons ; au pied de celui-ci se sont rassemblés pas mal de personnes.*) Quoi ? vous êtes tous là, comme des moutons ! Vous allez encore vous laisser mener à l'abattoir. Parce qu'on va lever l'ancre avec le jour. Si vous ne le savez pas, moi je vous le dis. Aucun pays ne veut rien avoir à faire avec nous. Le monde est trop petit. Il n'y a pas de place : ils ont affiché « Complet ». Vous êtes les plus nombreux, ici à bord, et ils feront de vous ce qu'ils voudront. Vous ne sentez pas vibrer vos poings ? Vous êtes tous morts, un tas pestilentiel. Des cadavres puants, putréfiés... Jusqu'à quand ? Il n'y a donc rien en vous de la semence des hommes ? C'est bien des Juifs que vous deviez être, misérables ! Vous préférez lécher la botte de César, en croyant qu'il suffit de le mépriser et de le haïr dans votre cœur pour vous sauver. Vous vous consolez en vous purléchant de la bave de la haine, en vous croyant supérieurs parce que vous êtes persuadés que la seule vie véritable est celle qui se passe dans le for intérieur. Vous vivez de tricheries : moutons, lâches ! (*Un OFFICIER passe sur le pont, écoute et sort.*) Qu'attendez-vous pour prendre le gouvernail ? Qu'attendez-vous pour vous emparer du bateau ? Un seul bourreau suffit pour vous conduire à la mort. Et vous, satisfaits de votre croûte de misère, pensant que c'est une marque du Seigneur ! Vos entrailles ne vous montent-elles pas à la gorge ? Maintenant on va vous renvoyer à vos bagnes, à vos mines, au fouet, au fumier. Pleurez donc : « Comme nous sommes malheureux ! Comme nous sommes persécutés ! ». Plus on vous insulte, plus vous vous enfoncez dans votre misère. Vous vous embourbez dans votre propre compassion. Porcs, redressez-vous ! Criez, incapables ! Morts impotents ! Votre Dieu vous pèse-t-il tant que vous ne pouvez pas bouger ? Vous n'entendez pas une voix se lever ? Pas des murmures : une voix ! Vous ne vous sentez pas capables... !

*(Deux MARINS saisissent KARL par les bras, le traînent jusqu'au pont et l'emmènent.)*

ISABELLE. Non, non !

GUEDEL *(Il tombe à genoux devant LE RABIN.)* C'est ma faute ! Que le châtiment retombe tout entier sur moi, parce que j'ai abandonné la Loi ! Tuez-moi ! Lapidez-moi ! Mon fils n'a pas péché, mon fils n'a pas péché... Oh, mon père, acceptez-moi de nouveau !

ISABELLE *(A GUEDEL.)* Mauviette ! Mauviette ! Mauviette !

*(Elle a une crise de nerfs, et ils l'emmènent à plusieurs dans la partie postérieure de la cale, tandis que RACHEL et EFRAÏM descendent rapidement l'escalier. RACHEL s'adresse immédiatement à sa mère.)*

BORIS. J'ai oublié de demander au jeune homme dans quelle direction allait le « Saint-Jean ». Visiblement, pour lui, les mers sont entourées de côtes hospitalières où on nous attend les bras ouverts...

RABIN. Et vous vous taisez comme si tout ce que vous venez d'entendre était vrai ! Il n'y en a donc pas un pour crier son orgueil ? Ne sommes-nous donc que cela ? N'avons-nous pas semé la levure du savoir dans le monde entier ? N'avons-nous pas fait pour la civilisation plus que tous les autres réunis ? Notre sang ne pousse-t-il pas le monde vers l'avant ? Qui rencontra Dieu sinon Abraham ?

BORIS. Et si par hasard nous faisons erreur, nous sortirons de notre besace Jésus et Marx.

RABIN. Oubliez-vous que personne n'est allé, la plume à la main, plus loin que Job, plus loin que le Cantique, plus loin que l'Ecclésiaste ?

BORIS. Le livre à plus gros succès. Plus d'éditions que tous les autres. Ils devraient au moins nous payer les droits d'auteur...

ABRAHAM. Tais-toi, serpent !

RABIN. Vous vous laissez piétiner par le premier qui vous insulte ! Avez-vous oublié toutes nos vertus ? Nos défauts les plus proverbiaux l'atteignent-ils seulement ? Et sinon, où trouve-t-on dans le monde une race comme la nôtre ? Que sont devenus les Egyptiens, les Mésopotamiens, les Romains qui nous ont persécutés ? On ne nous maltraite pas parce que nous sommes forts mais parce que nous sommes intelligents. A moins que ce ne soit pour notre persévérance, notre travail, notre sens de la famille...

BORIS. Et les persécutions, ça aide toujours...

RABIN. Et la seule chose que nous demandons c'est la paix. Un jour viendra où tout le monde se demandera : « Ce qu'on a fait avec les Juifs, comment cela a-t-il été possible ? ».

BORIS. Il y a encore des gens dans le monde qui croient que nous avons une queue.

LE VIEUX MOÏSE. Laissez-les parler, laissez-les dire. Et vous-même (*au RABIN*), pourquoi protestez-vous ? Taisez-vous, ne dites rien. Ce n'est pas la peine. Ils savent et ne savent pas. Ils crient par peur de dire. (*Tous l'écoutent avec respect.*) Car le jour viendra du retour à Sion et ils nous accueilleront sur les mêmes côtes d'où ils nous chassent, avec de la joie et du travail. Et la fleur d'Israël retournera à la terre de Palestine. Laissez-les crier, laissez-les se taire. Qu'importe ?

SIMON. Il est fou.

ABRAHAM. Non.

SIMON. Tu crois ? Tu crois que je pourrais aller à Jérusalem et me sentir chez moi et sentir que la terre a un peu mon odeur ? Savoir avec certitude qu'elle est à moi, sans peur...

EFRAÏM (*A BORIS.*) Quelle heure est-il, s'il-te-plaît ?

BORIS. Je ne sais pas. Qu'est-ce que ça peut faire ? Vous n'avez pas entendu Moïse ?

EFRAÏM. Vous n'avez pas de montre ?

BORIS. Si.

EFRAÏM. Dites-moi l'heure.

ABRAHAM. Dix heures et quart.

*(ERICH arrive sur le pont, en courant, et se penche vers la cale.)*

ERICH. Il y en a plein qui se sont échappés ! Dans le canot ! Ils ont coupé la corde !

*(Tous montent l'escalier précipitamment, sauf EFRAÏM, qui reste assis. Au fond, il y a toujours un groupe autour d'ISABELLE, et des gens sur les couchettes. Sur l'entrepont entrent le CAPITAINE et l'OFFICIER 1.)*

## SUR L'ENTREPONT

CAPITAINE (*Il parle dans un porte-voix.*) Dites à Diglapopoulos de monter. (*A l'OFFICIER 1.*) Combien ?

OFFICIER 1. Six ou sept, ceux qui tenaient dedans.

CAPITAINE. Comme ça, entre nous, je vous dirai que je me réjouis. Et que je leur souhaite le meilleur sort. Et s'ils les prennent, ils n'auront pas le temps de nous les rendre. Nous partons au petit matin.

OFFICIER 1. Ça ne va pas être la joie...

CAPITAINE (*S'adressant à l'OFFICIER 2.*) Ce bateau n'est pas bon à grand-chose si on ne le carène pas sérieusement.

OFFICIER 2. Il est bon pour la ferraille. Et de Londres, rien ?

CAPITAINE. D'Amérique non plus.

OFFICIER 2. On va encore aller errer n'importe où. C'est un crime.

CAPITAINE. Nous ne pouvons rien faire. J'ai fait savoir à la compagnie l'état du « Saint-Jean » ; j'ai câblé très clairement qu'il ne répondait plus... Voici le réponse : « Tenez-vous-en aux ordres. Nous prenons note de vos observations. » ne parlons plus de cette question.

OFFICIER 2. Après on dira que les Juifs... Et quand on pense que les principaux actionnaires de la compagnie sont calvinistes... ! Et il y a plus de six-cents vies !

*(Sur l'entrepont entre le CHEF MACHINISTE, tandis que BORIS traverse le pont et descend dans la cale.)*

CHEF MACHINISTE. Evidemment, Capitaine, si vous donnez l'ordre de lever l'ancre, nous partons. Mais, par curiosité, venez voir la qualité du charbon qu'ils ont embarqué...

*(Le CAPITAINE, l'OFFICIER 1 et le CHEF MACHINISTE quittent l'entrepont.)*

BORIS (A EFRAÏM.) Qu'est-ce que tu fais ici, tout seul ?

EFRAÏM. Rien.

BORIS. Alors ? Tu n'as fait le pas ?

EFRAÏM. Vous voyez.

BORIS. Eh bien, ce sont tes amis qui l'ont sauté.

EFRAÏM. Ah, oui ?

BORIS. Et ils ont bien fait. Pourquoi tu n'es pas parti ? Tu n'as pas voulu laisser ta fiancée, hein ? Et maintenant, il y a quelque chose qui te démange à l'intérieur, pas vrai ? Je connais, je connais...

EFRAÏM. Et vous, qu'est-ce que vous étiez ?

BORIS. Journaliste, journaliste vendu...

*(Deux vieux discutent dans le fond.)*

VIEUX 1. Cette cuillère est à moi.

VIEUX 2. Je regrette, elle est à moi.

VIEUX 1. Je vous dis que cette cuillère est à moi.

VIEUX 2. Vous faites erreur.

VIEUX 1. Regardez-la bien. Cette cuillère est à moi.

VIEUX 2. Eh bien... vous avez raison. J'ai la même.

VIEUX 1. La même ou pas la même, cette cuillère est à moi. Et ce n'est pas la première fois que vous me la prenez.



VIEUX 2. Excusez-moi, mais j'ai la même.

VIEUX 1. Il n'y a pas de « même » qui tienne. Je commence à en avoir assez que tout le monde me la prenne.

VIEUX 2. Mais personne...

VIEUX 1. Je me comprends. Cette cuillère est pour moi. Pour ma bouche et pour personne d'autre. Avec cette cuillère mange le fils de son père et personne d'autre.

VIEUX 2. Arrêtez vos histoires ! ça peut arriver à n'importe qui. Regardez la mienne : c'est la même ou ce n'est pas la même ?

VIEUX 1. Et qu'est-ce que ça peut me faire ? Celle-là, c'était à moi ? Oui ou non ? Répondez.

VIEUX 2. Alors, ce n'est pas la peine de discuter.

VIEUX 1. Mais je ne discute pas !

VIEUX 2. Moi non plus. La seule chose que je dis, et je vous la montre, c'est que j'ai la même !

VIEUX 1. Si ça vous fait plaisir. Mais celle-ci est à moi et bien à moi. Et je veux que personne ne me la prenne.

VIEUX 2. Mais personne ne vous la prend !

VIEUX 1. Comment ça, personne ne me la prend ? Vous ne me l'aviez pas prise ?

VIEUX 2. Si, mais par erreur.

VIEUX 1. Il n'y a pas d'erreur qui tienne, nom d'un chien ! Cette cuillère n'est à personne d'autre, et j'ai le droit...

VIEUX 2. Vous commencez à m'enquiquiner avec toute cette histoire, que si elle est à vous ou qu'elle n'est pas à vous !

VIEUX 1. A moi et rien qu'à moi !...

VIEUX 2. Autant à vous qu'à tout le monde !

VIEUX 1. Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

VIEUX 2. Elle est autant à la salle-à-manger que la mienne !

VIEUX 1. Voleur !

VIEUX 2. Comment ? Répétez ?

*(BORIS et quelques autres se sont approchés des VIEUX.)*

BORIS. Un peu de calme, un peu d'ordre. Il y en a qui dorment. *(Les VIEUX se calment, en ronchonnant. BORIS retourne à côté d'EFRAÏM.)* Les vies de cent mille hommes, mises les unes derrière les autres, n'atteignent pas le volume de ta vie transhumaine.

EFRAÏM. Vous aliérez votre liberté pour sauver votre problématique vie future ! Dois-je aliéner la mienne pour sauver ma vie présente ? C'est bon pour vous, qui croyez au paradis.

BORIS. Oui, jeune homme, et à mon foie. Le monde tourne autour de mon foie. Tu ne le savais pas ? Jolie viscère ! Prométhée enchaîné... et sans feu. Tout au

plus, j'ai défendu ce que je détestais. Tout cesse d'exister devant la douleur. Pique-toi le bout des doigts et aime ta bien-aimée en même temps ! On verra si tu y arrives ! Cours derrière sa grâce prometteuse avec les pieds bardés de cors ! Personne ne peut rien contre le foie. Le reste n'a pas la moindre importance. On part ? On ne part pas ? Qu'est-ce que ça peut faire ! Le foie, c'est autre chose... Dans quoi le monde est-il enfermé !... Qu'est-ce que c'est qu'un cor ? Une noisette, rien. Toi, tu n'as mal nulle part ?

EFRAÏM. Non.

BORIS. Moi, j'ai mal au foie. Je suis vissé à la terre ; enfin, façon de parler : ici, au bateau. Tu veux que je te dise un secret ?

EFRAÏM (*Sans enthousiasme.*) Allez-y.

BORIS. Le monde est un grand foie, un foie énorme, le formidable foie de Dieu.

EFRAÏM. Alors vous croyez que Dieu a mal au foie ?

BORIS. Je ne veux pas me perdre à cause de mauvaises pensées. A chaque instant, je me dis : « Jamais je n'ai eu aussi mal ». C'est quand je pense que je n'ai pas mal que je commence à avoir mal. Je vais voir si le médecin m'accorde un peu de sommeil. (*Il commence à monter l'escalier.*) Tu vois, mon garçon ? Les constellations tournent autour de mon foie. Ah !, et quant à la douleur de ton âme, ne t'en fais pas : chaque jour offre mille occasions de se sacrifier.

(*La vieille ESTHER est entrée depuis un moment, venant d'un des coins obscurs ; elle tient MINE par la main.*)

MINE. Je suis fatiguée.

ESTHER. C'est ton foie. Assieds-toi. (*Elles s'assoient sur les deux dernières marches de l'escalier.*) Qu'est-ce qu'ils savent, les hommes ! Le foie ! Ils parlent, ils parlent comme s'ils savaient tout. Et ils font la guerre pour oublier les autres. Et des gosses pour que le monde ne s'arrête pas. Que la main droite ignore... Le foie ! Ce qui importe à ce monsieur c'est son foie ! S'il avait connu le petit père Simon Petliura et ses « atamans », on verrait s'il s'inquiéterait de son foie... L' « ataman » Engel, l' « ataman » Chepela, l' « ataman » Ossokilko, l' « ataman » Zabolotny. « Si tu veux vivre, tue », on disait qu'il disait. Son foie ! J'aurais bien aimé le voir à Nowo-Petrowetz, en 1919 : les Juifs dans le Dnieper, et les officiers dans les bateaux et sur les rives leur jetant des grenades à main. Et si l'un d'eux avait la force d'arriver jusqu'au rivage, c'étaient les coups de bâtons. Et la vieille Chaila comptant avec ses doigts les morts et les brûlés vifs. Petliura, Denikin, Koltchak, Balaklovich. Plus de mille cinq cents « pogroms ». Et le mot, il dit quelque chose à son foie ? Il existe autre chose que son foie ? A l'époque, je vivais à Elizabethgrad. Pillage, viol, incendies et mort. Et on s'étonne encore qu'on ne veuille pas nous accueillir ?... Qui payait le « batko » Petliura ? Payer, payer... A mon voisin, ils ont demandé cent quarante mille roubles. Ils l'avaient pendu par les pieds et ils lui brûlaient la tête. Il les a donnés. Ensuite, mon père lui disait : « Si tu leur avais donnés tout de suite, tu te

serais épargné ça. » Il lui a répondu : « Ils auraient demandé plus. » Il fallait leur donner tout...

*(Pause.)*

ABRAHAM. L'important c'est de conserver la vie.

*(Silencieusement, les gens s'arrêtent pour écouter. Sur le pont passe le CAPITAINE suivi de BERNHEIM, suppliant.)*

BERNHEIM. Capitaine, mon Capitaine, monsieur le Capitaine. Où allons-nous ? Où allons-nous aborder ? J'ai besoin d'envoyer des câbles. J'ai besoin de savoir. C'est monstrueux, c'est un crime...

*(Le CAPITAINE ne lui répond pas ; ils sortent. Dans la cale, RACHEL est venue s'asseoir à côté d'EFRAÏM. Celui-ci ne fait aucune attention à elle, et finit par se lever ; il monte l'escalier, RACHEL le suit. Tout cela pendant le monologue d'ESTHER.)*

ESTHER. Ils prenaient une ville : pour fêter ça, « pogrom ». Ils perdaient une ville : pour se venger, pogrom. J'ai vu à Jitomir des femmes en morceaux, des enfants entrouverts. *(A ABRAHAM, qui est le plus près d'elle.)* Ce n'est pas toi qui a mal au foie ?

ABRAHAM. Non, grâce à Dieu ! Ce qui me fait mal, c'est l'estomac.

ESTHER. Nous étions riches, nous avons été riches. Nous avons traversé un village, dans notre fuite ; un village où il n'y avait que des morts, des chiens et des corbeaux. Ils clouaient les garçons en croix, ils enterraient les enfants vivants, ils ouvraient les femmes de haut en bas. Des Grecs, Des Français, des Anglais, et Petliura, et Denikin. Et aujourd'hui vous vous plaignez ? Moi, à ce moment-là, je croyais que le monde entier allait se lever et nous venger. Oui, oui... Rien. Rien. Le silence. La neige sur les ruines. Et l'oubli. Etre victime de la violence des autres et ne rien pouvoir faire d'autre que se ronger le foie !... *(A SIMON.)* Ce n'est pas toi celui du foie ? *(Pause.)* Quand ils perdront, ils passeront à la caisse ! Ayez confiance ! C'est comme ça que j'ai eu celle-ci. Et c'est comme ça qu'elle a..., ce foie sur le point d'éclater... Je ne sais pas pourquoi on ne doit pas dire ces choses-là. On avait atterri en Tchékoslovaquie... Avec la garantie de la France et de l'Angleterre. Non ? Ce n'est pas vrai ? Je me trompe ? ... *(Pause.)* Il y en a un qui est tombé mort sur moi. Quand on voit les baïonnettes au canon, on se demande : « A quoi ça sert ? » Ça sert à trouer les ventres des femmes enceintes. Et ne criez pas, il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Vous les hommes, vous avez peur de la douleur. De la mort ; certains, non. Mon père... Ensuite j'ai été à Kiev. *(Pause.)* Personne dans les rues. De la neige. Personne. Et tout d'un coup – la tombée du

jour est une bonne heure pour ça –, des cris terribles, des cris horribles à travers la ville. Ce sont les Juifs qui crient à mort, les Juifs...

*(La sirène du bateau retentit. Tout le monde sursaute.)*

RIDEAU.

### TROISIÈME ACTE

*(Le soir suivant, la nuit déjà tombée. Haute mer. Tempête. On entend, haletante, la lutte désordonnée des moteurs, le hululement du vent, le bruit des vagues se brisant contre la coque du Saint Jean. Tous ces bruits se mêlent tant que les didascalies ne disent pas le contraire. La lumière électrique, jaunâtre et faible, diminue très lentement. Sur l'entrepont, lumière plus forte. Les OFFICIERS 1 et 2, vêtus d'imperméables brillants. Dans la cale, va-et-vient de passagers qui ont le mal de mer. Sur le pont et l'entrepont, le vent souffle. Le RABIN est assis sur les valises.)*

#### DANS LA CALE

LIA *(Elle s'approche, en chancelant, de la couchette de CHENE.)* Chene !  
Chene !

CHENE. Qu'est-ce qui se passe ? Je ne suis pas bien du tout.

LIA. Moi non plus. Lève-toi.

CHENE. Je ne peux pas.

LIA. Sonia !

CHENE. Qu'est-ce qui se passe avec Sonia ?

LIA. Elle n'est pas dans sa couchette.

CHENE. Elle a dû se lever ; personne ne peut supporter ... avec cette mer.

LIA. Non, non. Ça fait plus d'une heure. Je ne la trouve nulle part. Lève-toi.

CHENE. Je ne peux pas.

LIA. Lève-toi. Elle doit être avec cet officier. Ne la laisse pas se perdre...

BORIS *(Qui occupe la couchette au-dessus de CHENE.)* Laissez-la ! Vous croyez peut-être que par un temps comme celui-là ?... En plus, n'oubliez pas que Ruth n'était pas juive mais moabite, et qu'elle était rien moins que l'arrière-grand-mère de David.

LIA. Vous, vous ne prenez rien au sérieux.

BORIS. Demandez au Rabin. En plus, ce que fille veut...

LIA. Taisez-vous, taisez-vous. Ça me fait honte de vous écouter. *(A CHENE.)* Et toi, lève-toi.

## SUR L'ENTREPONT

OFFICIER 1 (*A l'OFFICIER 2.*) On n'a pas encore fait quatre milles.

OFFICIER 2. Je vois, j'entends et je me tais.

OFFICIER 1. Il n'y a pas assez de pression.

OFFICIER 2. Que dit le chef ?

OFFICIER 1. Rien.

OFFICIER 2. La qualité du charbon... Comme on transporte une cargaison de si peu de valeur, ils ne veulent pas dépenser leurs sous. Si c'étaient des chevaux...

OFFICIER 1. Et les chaudières. Ce machin n'est plus bon pour des aventures de ce genre. Que dit la météo ?

OFFICIER 2. Couvert partout. Il faudra tenir comme on peut.

OFFICIER 1. Heureusement que la coque, même si elle est vieille, est encore bonne.

*(Le CAPITAINE, revêtu d'un ciré, passe sur le pont, suivi de BERNHEIM.)*

## SUR LE PONT

BERNHEIM. C'est une sale nuit qui se prépare, hein, Capitaine ? Il n'y a pas eu de câble pour moi ?

*(Le CAPITAINE ne lui prête aucune attention ; avant de sortir, il bute sur KARL, qui entre.)*

CAPITAINE. Alors, vous ne voulez pas prendre le commandement du « Saint Jean » maintenant ?

*(Le CAPITAINE sort.)*

KARL (*Il s'approche de BERNHEIM et ils s'abritent du vent sur l'entrepont.*) Alors, vieux ! On va mourir, banquier ? Formidable, non ? Vous n'avez pas lu les aventures d'Arthur Gordon Pym ? Non ? Je vous les recommande. Vous lisez peu ? Après mille jours perdus dans l'océan, ils voient enfin arriver vers eux un grand voilier. Ils se voient déjà sauvés. Le voilier s'approche d'eux lentement. Tout d'un coup, le vent change de direction. « Oublierai-je jamais l'horreur tragique de ce spectacle ? » Trente corps humains, pourris. « Nous comprîmes que sur ce navire maudit il n'y avait âme qui vive ! Et nous appelâmes ces morts à notre secours ! » Du « brick » vient une voix « si semblable à une gorge

humaine que l'oreille la plus fine se serait laissée tromper ». Vous ne l'entendez pas, banquier ? Il y avait un homme, les bras ballants, sur la rambarde, et sur son dos « s'était posée une énorme mouette qui se délectait de cet horrible mets, le bec et les griffes enfoncées dans le corps et le blanc plumage taché de sang ». Elle s'envole, le corps tombe, il lui manque les yeux : une fois mangées les lèvres et les joues, « les dents restaient à découvert ». « Tel était le sourire qui avait encouragé notre espérance ! » N'est-ce pas un bon dénouement pour le « Saint Jean », et tous ses chèques dans la nature ?... (*BERNHEIM a des nausées et sort par le pont. KARL reste, respirant la pluie et le vent. RACHEL passe et descend dans la cale.*) Salut, ma sœur ! (*RACHEL ne le regarde même pas.*)

## DANS LA CALE

RACHEL (*Elle s'approche de la couchette d'EFRAÏM.*) Efraïm ! Efraïm !  
EFRAÏM (*Il se lève.*) Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ?

(*Ils arrivent sur le devant de la scène, s'assoient sur les malles.*)

RACHEL. J'ai peur. Je ne veux pas être loin de toi.

EFRAÏM. Ne t'inquiète pas. On a déjà surmonté une tempête C'est une question d'heures.

RACHEL. Pourquoi te me fuis ? Pourquoi tu te détournes de moi ?

EFRAÏM. Tu te fais des idées.

RACHEL. Non, Efraïm, non. Je le ressens très profondément. (*Elle se jette en pleurant dans ses bras.*) Ça a été tellement moche, tellement moche... J'ai perdu, Efraïm, je le reconnais. Quand on arrivera au port, tu partiras. Je ne pourrais pas supporter tes reproches voilés.

EFRAÏM. Si c'est pour ça, tu aurais mieux fait de le dire hier.

RACHEL. Peu importe. Moi, je ne compte pas. Le plus triste c'est que ce n'est pas pour tes idées que tu veux partir, c'est pour le qu'en dira-t-on de tes camarades. Si tu avais vraiment été sûr de ce que tu voulais, tu serais parti cette nuit. Maintenant tu souffres de l'opinion que tes amis ont de toi. C'est pire, parce que contre ton amour-propre, qu'est-ce que je peux ? Et si je pouvais, tu me le reprocherais toute la vie... Tu partiras, n'est-ce-pas ? Promets-le moi.

EFRAÏM. Tais-toi. Je ne sais pas ce que je veux. Je t'aime, et je me maudis de t'aimer. Tu m'as donné ce que tu avais, et moi je ne peux rien t'offrir.

RACHEL. Ça a été tellement moche, tellement moche !...

(*Ils demeurent silencieux et enlacés. D'un des coins obscurs sortent ERICH et le COMMODORE.*)

ERICH. Je te dis que c'est une tempête.

COMMODORE. Tu crois ?

ERICH. On nous a interdit de monter sur le pont parce qu'une vague peut nous emporter ! Et les autres ?

COMMODORE. Le mal de mer. Et toi ?

ERICH. Tu ne me vois pas ?

COMMODORE. Vraiment, ce qui s'appelle vraiment, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une tempête.

ERICH. Mais, pourquoi ?

COMMODORE. J'ai lu que dans les tempêtes les vagues sont aussi hautes qu'une maison de six étages : le « Saint Jean » n'arrive pas jusque-là ; les vagues ne passeraient pas par-dessus...

ERICH. Tu as peut-être raison. On va en haut ? Personne ne fait attention.

COMMODORE. Allons-y.

*(Avec de grandes précautions, les ENFANTS montent sur le pont. Sur l'entrepont entre le CAPITAINE ; BERNHEIM le suit.)*

## SUR L'ENTREPONT

CAPITAINE. Aucun passager ne peut entrer ici. Je regrette.

BERNHEIM. Capitaine, j'ai beaucoup d'argent, énormément d'argent : à Paris, à Londres, à New York ! Je vous en supplie : laissez-moi débarquer au prochain port ! Cinquante mille dollars !

CAPITAINE. Demandez-le à Dieu... *(Il se tait.)* Monsieur Bernheim, je vous en prie.

*(Entre l'OFFICIER 1.)*

OFFICIER 1. Nous n'allons pas pouvoir maintenir le cap.

CAPITAINE. Si, à n'importe quel prix !

OFFICIER 1. Un peu plus de pression... *(Le CAPITAINE prend un écouteur.)* Et ce câble.

CAPITAINE *(A BERNHEIM, qui va sortir de scène.)* Monsieur Bernheim, un message pour vous.

*(BERNHEIM se précipite pour prendre le câble, l'ouvre et le lit.)*

BERNHEIM. Avec votre permission.

CAPITAINE *(Au téléphone.)* Il faut augmenter la pression ! Quoi qu'il arrive ! Quoi ? Montez tout de suite.

BERNHEIM. Des bonnes nouvelles ! D'excellentes nouvelles ! Le Secrétaire du Foreign Office a fait une déclaration nous concernant à la Chambre des Communes.

CAPITAINE. Et ?...

BERNHEIM. Il a demandé des informations sur notre situation et il va entamer des conversations avec les gouvernements américains pour la résoudre.

*(Il sort, très content.)*

## DANS LA CALE

SIMON *(S'approchant du RABIN.)* S'il-vous-plaît, vous n'auriez pas un peu de chocolat ? On dit que c'est très bon pour le mal de mer.

RABIN. Tiens, prends cette moitié de citron.

CAPITAINE *(Au CHEF MACHINISTE, qui vient d'entrer.)* Il faut augmenter la pression.

CHEF MACHINISTE. On ne peut pas.

CAPITAINE. Il faut augmenter la pression pour maintenir le cap !

CHEF MACHINISTE. Les hommes sont très fatigués. Le charbon est mauvais. Les chaudières et les tuyauteries...

CAPITAINE. Ce n'est pas nouveau. Mais ça m'est égal : il faut augmenter la pression !

*(Un CHAUFFEUR entre précipitamment.)*

CHAUFFEUR. Il y a de l'eau dans la soute à charbon.

CAPITAINE. Quoi ? Allons voir.

*(Ils quittent tous l'entrepont, sauf l'OFFICIER 2.)*

## SUR LE PONT

*(Entre BERNHEIM ; il voit KARL.)*

BERNHEIM. Bonnes nouvelles, monsieur le devin, bonnes nouvelles !

*(Il se dirige vers l'escalier en brandissant son télégramme.)*

KARL. Vous pourrez me faire un joli petit bateau en papier avec votre câble, monsieur le Banquier, pour le moment où nous coulerons.



*(BERNHEIM descend l'escalier, comme s'il ne l'avait pas entendu.)*

BERNHEIM. Bonnes nouvelles ! Excellentes nouvelles !

VOIX. Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

BERNHEIM *(Au RABIN et à plusieurs autres qui se pressent au pied de l'escalier.)* Un radiogramme de mon agent de Londres. Envoyé hier et réexpédié d'Istanbul : L'ex-ministre Eden a déclaré, à la Chambre des Communes, qu'il s'occupait de nous.

ABRAHAM. Enfin ! L'ordre de nous laisser débarquer va certainement arriver. Vous savez que là-bas j'ai de la famille ?

SIMON. S'il dit ça, vous pouvez être sûr que tout doit être résolu. Sinon, il n'aurait rien dit. Loué soit le Seigneur !

BORIS. Il y a trois mois, ça ne lui aurait pas coûté plus de travail de s'informer. Que dit exactement votre radiogramme, monsieur Bernheim ?

BERNHEIM. Vous ne me faites pas confiance ?

BORIS. Vieille habitude de journaliste... ; chacun lit les nouvelles à sa façon et à sa convenance.

*(BERNHEIM lui tend le radiogramme et s'assoit. L'OFFICIER 1 entre par le pont, se penche vers la cale du haut de l'escalier.)*

OFFICIER 1. Nous avons besoin de cinq hommes pour pelleter du charbon. Nous les paierons.

SIMON. On va nous faire travailler, maintenant ?

ABRAHAM. Tu n'es pas toujours en train de demander ?...

SIMON. Je suis usé, je ne peux pas travailler.

OFFICIER 1. Il faut que ce soit tout de suite.

LIA *(A CHENE, qui s'est habillé très lentement.)* Tu l'as vue ? Tu l'as vue ? Allez, allez...

CHENE. Tout tourne.

*(Quatre hommes montent, dont EFRAÏM.)*

OFFICIER 1. Il en manque un. *(Le RABIN monte.)* Non, pas vous. Vous êtes plus utile ici. Allez, un autre !

*(BORIS pousse le banquier.)*

BORIS. Allez-y, vous, allez.

BERNHEIM. Et puis quoi, encore !

*(ABRAHAM monte. Les hommes arrivent sur le pont. En passant, KARL saisit EFRAÏM par le bras.)*

KARL. Quoi, on ne se connaît plus ?

*(EFRAÏM se dégage et sort. ERICH entre en les croisant, et s'approche de KARL.)*

ERICH. Dis-moi. Tous ces oiseaux, les mouettes, quand elles meurent, où est-ce qu'elles vont échouer ? Là-bas sur la côte, il y en avait plein. Au-dessus des vagues, on n'en voit jamais. Si le monde est si vieux, comment se fait-il qu'elles ne forment pas des tas ?

KARL. Nous nous transformons en poussière, mon garçon.

ERICH. Je sais bien. Sur le bureau de papa, il y a les cendres de mon grand-père. Mais je croyais que les plumes...

*(KARL prend le garçon par les épaules et ils commencent à descendre dans la cale, très lentement. Sur l'entrepont arrive le CAPITAINE.)*

## SUR L'ENTREPONT

OFFICIER 2. Alors, C'est sérieux ?

CAPITAINE. La soute à charbon a cédé. Nous n'avons rien heurté et il y a un trou. Cela n'aurait pas d'importance si nous pouvions maintenir la pression.

OFFICIER 2. Comment cela a-t-il pu arriver ?...

CAPITAINE. Juste la force de la mer... et le charbon, réduit en boue. C'est ça le pire. Essayez de sauver ce que vous pouvez. Il faut modifier le cap et tenter de gagner la côte la plus proche. Mais pour virer de bord, nous devons affronter la mer et faire en sorte qu'elle n'ait pas le dessus quand elle nous prendra par le travers. *(Il prend un téléphone.)* A combien la pression ? Il faut forcer ! Plus, plus ! Nous devons modifier le cap et j'ai besoin de plus de pression. Cinq minutes ? D'accord. *(Il lâche l'appareil. A l'OFFICIER 2.)* Si dans cinq minutes nous n'avons pas réussi !... *(Il sort.)*

## DANS LA CALE

*(KARL va s'asseoir sur la première marche de l'escalier ; sa mère le voit.)*

ISABELLE. Ils t'ont relâché ? Mon petit !

KARL. Dans la mesure où nous allons couler, ils n'avaient pas de raison de me laisser enfermé.

*(CHENE et LIA sont arrivés, enfin, au pied de l'escalier.)*

CHENE. Qu'est-ce que vous dites ? Il y a vraiment du danger ?

KARL. Vous avez fait votre testament ?

RABIN. Ce n'est pas parce que tu ne peux pas vivre en paix que tu dois semer la zizanie chez tout le monde. Ne croyez pas ce que dit cet insensé ! Il aime bien s'amuser avec la peur des autres. Quel âge as-tu ?

KARL. Le même que vous. Le même que tout le monde. L'âge suffisant pour mourir. Quelle année sommes-nous, Rabin ?

RABIN. Cinq mille sept cent trois.

KARL. Comme ils sont jeunes, les chrétiens : mille neuf cent trente huit ! vous voyez : à quoi vous sert d'être si vieux ?

*(L'OFFICIER 1 apparaît de nouveau sur la passerelle ; il descend jusqu'à la moitié de l'escalier.)*

OFFICIER 1. Nous avons besoin de deux hommes supplémentaires, pour le charbon. Deux volontaires...

RABIN (A KARL.) Vous n'y allez pas ?

KARL. Moi ? En ce qui me concerne, le monde peut bien couler.

*(LIA et CHENE se sont approchés de l'OFFICIER 1.)*

LIA. Où est Sonia ?

OFFICIER 1 (*Surpris.*) Sonia ? Dans ma cabine.

LIA. Chien ! Vipère ! Voleur ! Assassin !

OFFICIER 1. Demain, le Capitaine nous mariera. (*A tous.*) J'ai demandé deux hommes supplémentaires. Il va falloir que je descende les chercher ?

SIMON. Nous sommes des passagers !

OFFICIER 1. Allons-y.

*(Il sort, suivi de deux passagers.)*

LIA. Où est le Capitaine ? (*A CHENE.*) Allez, remue-toi, remue-toi !

CHENE (*Il a le mal de mer.*) Je ne peux pas. Tu ne vois pas que je ne peux pas ?

LIA. Et tu vas laisser ta fille se perdre pour toujours ?

CHENE. Un premier officier gagne très bien sa vie. Il est jeune et il sera bientôt capitaine.

LIA. Jamais, tu entends ?, jamais... Allons-y. (*Elle essaie de lui faire monter l'escalier ; CHENE ne peut pas.*) Un homme ! Toi, tu es un homme ? Tu n'as pas honte ?

*(Aidé par un passager, CHENE retourne à sa couchette.)*

KARL (*Au RABIN.*) Vous ne me convaincrez pas. Il faudrait être plus que Dieu. C'est écrit, non ?, que Dieu châtiara les méchants. Et nous, faits à son image, nous devrions leur pardonner ? Offrir l'autre joue sous peine de perdre le ciel ? Ni Dieu ni Père, ou comme vous voudrez l'appeler !... L'URSS n'admet que des communistes ; la France, l'Angleterre et l'Amérique nous ferment leurs frontières à double tour. Où allons-nous, nous, les jeunes ? Un monde de techniciens abrutit la civilisation. Moi, le meilleur demi-centre de l'Europe centrale ! Et vous vous étonnez de mon ...indifférence ? Je me réjouis, Rabin : le hasard résout pour moi ce que je n'osais pas affronter.

RABIN. Quoi, insensé ?

KARL. La mort. Nous sommes assiégés, et nous avons trouvé la trappe, le raccourci ! Demain, la mer toute tranquille, et, ici, comme si rien ne s'était passé.

RABIN. Toute votre amertume...

KARL. Non, Rabin, non. L'amertume est celle de la mer salée, notre mère de tous les lendemains à venir. A la bonne heure ! Et bon voyage ! Venez sur le pont : ne ratez pas ce charmant spectacle de notre temps. (*Il va vers RACHEL, assise non loin de là.*) Il me semble qu'il est inutile de poursuivre la dispute de ces jours-ci. A présent tout va se résoudre de façon équitable. Il ne faut jamais se précipiter, petite sœur. Où sont nos bons parents ?

RACHEL. Mal de mer.

KARL. Ils l'auront encore plus demain.

RACHEL. Tu crois ?...

KARL. Tu ne montes pas sur le pont ? Il ne faut pas seulement croire, chère sœur, il faut voir ! Tu viens ?

RACHEL. Non. J'attends Efraïm.

KARL. Grand bien te fasse !

(*KARL monte sur le pont. Il s'accroche à la rambarde. Ensuite il ôtera son pull, et il restera torse nu.*)

## SUR L'ENTREPONT

CAPITAINE (*Au téléphone.*) Oui, oui. Non ? On ne peut pas forcer ? Pas du tout ? (*Il lâche l'écouteur. A l'OFFICIER 2.*) Dites au second radio de venir, je vous prie.

(*Le bruit des machines se fait plus intermittent.*)

## DANS LA CALE

VIEUX 1. Ne t'en fais pas ! Il n'y a plus de naufrages. C'était bon pour avant, avec les voiliers. Ou pendant la guerre, avec les sous-marins. La mer ne peut rien contre les navires en fer.

VIEUX 2. C'est que je veux voir mes enfants.

VIEUX 1. Ceux qui sont en Amérique ? Ne pense pas, ça vaut mieux. Compte jusqu'à cent et ensuite tu recommences.

## SUR L'ENTREPONT

CAPITAINE (*Au RADIO-TÉLÉGRAPHISTE, qui vient d'arriver.*) Signalez notre position à tout le monde. Nous sommes en difficulté. Pour le S.O.S., je vous préviendrai, s'il le faut. (*Le RADIO-TÉLÉGRAPHISTE sort, en croisant l'OFFICIER 1, qui arrive. A l'OFFICIER 1.*) Alors ?

OFFICIER 1. Le charbon est presque complètement noyé.

CAPITAINE. Messieurs : le « Saint Jean » a de moins en moins de chances de s'en sortir. J'aimerais connaître vos opinions.

OFFICIER 1. Nous ne pouvons pas virer en cherchant la côte la plus proche ?

CAPITAINE. Il n'y a pas assez de pression.

OFFICIER 1. Jeter à la mer une ancre flottante qui nous maintiendrait... ?

CAPITAINE. Il n'y a pas assez de bois à bord.

OFFICIER 2. Laisser couler l'huile pour essayer d'apaiser la mer autour de nous ?

CAPITAINE. Nous n'avons pas assez d'huile. Le navire est intact... Nous n'avons commis aucune faute. Les seuls responsables sont sa vieillesse et la qualité du charbon.

OFFICIER 1. Nous disons quelque chose aux passagers ?

CAPITAINE. Pas encore. Les embarcations ne pourraient pas résister à la mer.

OFFICIER 1. Il faut tout essayer.

CAPITAINE. Je suppose que vous n'hésitez pas. (*Il prend le téléphone, qui a sonné.*) Oui. (*A l'OFFICIER 2.*) Allez à la radio, dites-leur de lancer un S.O.S. (*L'OFFICIER 2 sort. A l'OFFICIER 1.*) L'eau commence à arriver aux machines. Les batteries se déchargent. Allez là-bas.

*(L'OFFICIER 1 sort. La lumière commence à baisser très lentement. Par le pont reviennent à la cale les hommes qui étaient allés aider, parmi lesquels EFRAÏM. Plusieurs s'approchent de lui.)*

## DANS LA CALE

VOIX. Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui arrive ?

SIMON. On vous a payés ?

ABRAHAM. Il y a de l'eau dans le charbon.

RABIN. C'est grave ?

ABRAHAM. L'officier dit que non.

*(Le bruit des moteurs est de plus en plus intermittent.)*

SIMON. J'ai l'impression qu'on va s'arrêter. Oui. C'est le mieux. Où pourrions-nous aller avec une tempête pareille ? On s'arrête et on économise du combustible. Et quand la tempête se calmera, ce sera ça que nous aurons gagné.

ABRAHAM. Nous ?

SIMON. On est ici depuis si longtemps que j'en suis arrivé à croire que le bateau est un peu à nous.

ABRAHAM. Tu sais mager, toi ?

SIMON. Moi, non... Et toi ?

ABRAHAM. Moi non plus.

SIMON. Pourquoi tu me demandes ça ?

ABRAHAM. Pour rien.

SIMON. Tu crois qu'il y a du danger ? Tu crois que... ? Le premier officier ne t'a pas dit que ça n'avait pas d'importance ? Moi j'ai toujours été agacé par ces gens qui en savent plus que ceux qui ont l'obligation d'être informés.

ABRAHAM. Moi je me suis toujours méfié des gens en uniforme.

LIA. Chene ! Chene ! La lumière s'éteint !

SIMON. On s'est arrêtés complètement!

*(En effet, les moteurs ont fini par s'arrêter. Par le pont arrive un homme en blouse blanche, qui s'approche de l'escalier.)*

L'HOMME EN BLOUSE. Madame Esther Fuchs ! Madame Esther Fuchs !  
Madame Esther Fuchs !

ESTHER *(Couchée dans la cale.)* Qui m'appelle ?

RABIN. Que se passe-t-il ?

L'HOMME EN BLOUSE. Votre fille est en train d'accoucher.

*(Plusieurs personnes aident ESTHER à se lever et à monter. L'HOMME EN BLOUSE et ESTHER arrivent ensemble sur le pont.)*

EFRAÏM *(A RACHEL, assise à côté de lui.)* N'aie pas peur. On s'en sortira cette fois-ci comme on s'en est sorti...

RACHEL. Non, je n'ai pas peur...

EFRAÏM. Tu es juste paniquée.

RACHEL. Toi, c'est sûr, tu es stoïque. Serre-moi fort dans tes bras.

*(L'OFFICIER 1 arrive par le pont ; il parle du haut de l'escalier.)*

OFFICIER 1. Messieurs-dames, ne vous alarmez pas, il n'y a rien de grave. Mais pour plus de précautions, je vous prie de bien vouloir mettre vos gilets de sauvetage en suivant les instructions...

*(Grand remue-ménage ; ils cherchent tous leur gilet de sauvetage et l'enfilent, en s'aidant parfois mutuellement. Entre Ruth, avec six petits enfants.)*

RUTH. Salomon ! Salomon !

RABIN. Du calme, ma fille, du calme !

RUTH. Salomon ! *(Salomon est le RABIN.)*

RABIN. Vous êtes tous là ? Tous ? Joachim, Sophie, Yankel, Aaron, Bella. Et Pessia ?

PETIT GARÇON. Je suis là, papa.

RUTH. Vous avez vos gilets de sauvetage ?

PETIT GARÇON. Oui. Mais celui de Yankel est plus beau et il se met par la tête.

*(Dans un coin, une femme s'effondre avec une crise de nerfs.)*

BORIS (A BERNHEIM.) Qu'est-ce qu'on fait maintenant avec votre télégramme ?

BERNHEIM *(Comme s'il se réveillait.)* Vous avez raison ! Vous avez raison ! Il faut faire quelque chose ! Il faut faire quelque chose !

## SUR L'ENTREPONT

*(Quelques faibles coups de sirène. L'OFFICIER 2 arrive sur l'entrepont.)*

OFFICIER 2 *(Au CAPITAINE.)* La radio transmettra jusqu'au dernier moment. Les machines commencent à se noyer.

CAPITAINE. Il y a une réponse ?

OFFICIER 2. La plus proche, un Grec, à quatre-vingt milles. Vous croyez qu'on tiendra ?

CAPITAINE. C'est la mer qui le dira *(Pause.)* Ce qui me ferait plaisir c'est d'envoyer maintenant un message à la Chambre des Communes !... Tout le monde est à son poste ?

OFFICIER 2. Oui.

CAPITAINE. Et Victor ?

OFFICIER 2. Le premier Officier ?

CAPITAINE. Vous connaissez un autre Victor à bord ?

OFFICIER 2. Je crois qu'il est entré un moment dans sa cabine.

CAPITAINE. Sa place...

*(A ce moment entrent l'OFFICIER 1 et SONIA.)*

OFFICIER 1 *(A SONIA.)* Assieds-toi. Ici, tu n'as pas peur ?

SONIA. Non. Mais ne t'en va pas.

OFFICIER 1 *(Au CAPITAINE.)* Capitaine, je voudrais que vous nous mariiez.

CAPITAINE. Vous avez perdu la tête ! A votre poste immédiatement ! *(A SONIA.)* Je suis désolé ! Maintenant nous avons beaucoup à faire ; demain...

*(La lumière baisse visiblement. De nombreux passagers se mettent à prier. Sur le pont arrive ESTHER, qui descend l'escalier.)*

## DANS LA CALE

ESTHER. C'est un garçon ! Un garçon ! Vous vous rendez compte ? J'ai toujours cru que ce serait une fille. Je n'ai jamais pu imaginer autre chose.

BORIS. Pourquoi ?

ESTHER. Parce que j'avais la certitude que dans vingt ans on la violerait. Et comme ça, éternellement... Mais un garçon, un garçon !

*(Le bruit du vent et de la mer croît. Ils tombent tous vers la droite, puis vers la gauche.)*

CAPITAINE *(Sur l'entrepont.)* Elle nous a pris par le travers...

RACHEL *(A EFRAÏM.)* Nous allons vraiment mourir ? Dis ! Tu ne t'élèves pas contre cette injustice ? Tu ne cries pas ? Tu te laisses faire ? Tu ne tentes rien ? Tu t'avoues vaincu ?

EFRAÏM. Qu'est-ce que tu veux faire ?

RACHEL. Lutter. Quoi qu'il arrive.

EFRAÏM. Allons-y. *(Ils montent sur le pont.)* Allons parler avec le Capitaine. Mais, tu ne crois pas que s'il y avait quelque chose à faire, ceux qui commandent le feraient ?

RACHEL. On ne sait jamais. Il faut toujours espérer.

*(Ils sortent. Vent, mer, prières.)*

LIA. Qu'allons-nous devenir ?

## SUR L'ENTREPONT



*(Entrent RACHEL et EFRAÏM.)*

RACHEL. Nous voulons parler au Capitaine.

OFFICIER 2. Ce n'est pas possible.

RACHEL. Capitaine, on ne peut rien faire ? Nous coulons, n'est-ce pas ? Pourquoi ne met-on pas les canots à la mer ? Pourquoi ne fait-on rien ? Je ne veux pas mourir ! Vous m'entendez ? Comment permettez-vous cela ?

EFRAÏM. Excusez-la, Capitaine. Elle ne sait pas ce qu'elle dit.

CAPITAINE. Si, elle sait.

*(SONIA s'est levée et étreint RACHEL.)*

RACHEL. Ne pleure pas. Ça ne sert à rien.

SONIA. Rachel ! Rachel !

*(Lumière imperceptible.)*

KARL *(Sur le pont, les bras en croix, il lance le cri de lutte de son club.)* Sport ! Sport ! Sport ! Ra, ra, ra !

*(La lumière s'éteint. Au fond de la cale, le RABIN allume une bougie. Le navire, si l'on en croit le balancement des gens, semble bouger de droite à gauche et vice-versa.)*

## DANS LA CALE

RABIN *(Job, IX, 2-12)*

Je sais bien qu'il en est ainsi; Comment l'homme serait-il juste devant Dieu?

S'il voulait contester avec lui, Sur mille choses il ne pourrait répondre à une seule.

A lui la sagesse et la toute-puissance: Qui lui résisterait impunément?

Il transporte soudain les montagnes, Il les renverse dans sa colère.

Il secoue la terre sur sa base, Et ses colonnes sont ébranlées.

Il commande au soleil, et le soleil ne paraît pas; Il met un sceau sur les étoiles.

Seul, il étend les cieux, Il marche sur les hauteurs de la mer.

Il a créé la Grande Ourse, l'Orion et les Pléiades, Et les étoiles des régions australes.

Il fait des choses grandes et insondables, Des merveilles sans nombre.

Voici, il passe près de moi, et je ne le vois pas, Il s'en va, et je ne l'aperçois pas.

S'il enlève, qui s'y opposera? Qui lui dira: Que fais-tu?

VOIX DU RABIN (*Psaume LXXVIII, 39.*)

Il se souvint qu'ils n'étaient que chair, Un souffle qui s'en va et ne revient pas.

*(Silence absolu. Au bout de dix secondes,*

*RIDEAU.)*

(Traduction de Claude Murcia)